

John Steinbeck

Le poney rouge



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

John Steinbeck



## Le poney rouge

Roman pour jeunesse

1937

Traduit de l'américain par Marcel Duhamel et M. Morise



**KOTOBONLINE**  
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

## Le poney rouge

Jody, petit garçon rêveur et solitaire, vit dans un ranch de Californie, avec ses parents et Billy Buck, le garçon d'écurie, son ami. Sa vie est paisible, entre l'école et les travaux de la ferme.

Un matin, Jody découvre dans la grange un poney rouge, un cadeau de son père.

Aidé par Billy Buck, Jody entreprend de dresser Gabilan, le poney. Et peu à peu, arrive le moment où, pour la première fois, Jody va pouvoir monter Gabilan !

Mais le poney tombe malade...



John Steinbeck est né à Salinas, en Californie, en 1902.

Il est mort à New York en 1968. Son nom à lui seul évoque l'Amérique des villes immenses, des grands espaces, mais surtout la grande crise économique des années 30 aux U.S.A., l'existence rude des émigrants en marche vers le Sud, aux prises avec une nature hostile, la famine, la dureté des hommes entre eux.

Là-bas, tout est démesuré comme le pays, la vie, les gens, les sentiments, le soleil aussi qui frappe durement les plaines sauvages. La violence et l'espoir sont étroitement mêlés.

Le Sud reste cette « terre promise » où les hommes s'acharnent à vivre et à construire le Nouveau Monde.

John Steinbeck a reçu le prix Nobel de littérature en 1962.



# Le poney rouge

Illustrations de Bernard Héron





## LE CADEAU

Au lever du jour, Billy Buck surgit de la baraque et resta un moment sous la véranda à regarder le ciel. C'était un petit homme large aux jambes arquées avec une moustache de morse, des mains carrées à la paume renflée et musclée. Ses yeux contemplatifs étaient d'un gris aqueux et ses cheveux, pleins d'épis et délavés par les intempéries, s'échappaient de son chapeau Stetson. Billy n'avait pas fini d'enfoncer sa chemise dans son pantalon de coutil bleu, quand il parut sur le seuil. Il déboucla sa ceinture et la resserra. La ceinture montrait, par les petites traces luisantes d'usure en face de chaque trou, l'accroissement graduel du ventre de Billy sur une période de plusieurs années. Quand il eut vu le temps qu'il faisait, Billy vida chacune de ses narines en obstruant l'autre avec son index et en soufflant violemment. Puis il se dirigea vers la grange en se frottant les mains. Il étrilla et brossa deux chevaux de selle dans les stalles sans cesser de leur parler d'une voix calme ; il avait à peine fini quand le triangle de métal de la maison d'habitation se mit à sonner. Billy planta l'étrille dans la brosse, les posa sur la barre et s'en alla déjeuner. Il avait agi si délibérément et avait perdu si peu de temps que, lorsqu'il arriva à la maison, M<sup>me</sup> Tiflin sonnait encore du triangle. Elle le salua de sa tête grise et rentra dans la cuisine. Billy Buck s'assit sur l'escalier car il n'était qu'un vacher et il n'aurait pas été correct qu'il arrivât le premier dans la salle à manger. Il entendit dans la maison M. Tiflin qui tapait du pied pour enfoncer ses bottes.

Le tintamarre aigu du triangle mit en mouvement le jeune Jody. Ce n'était qu'un petit garçon de dix ans avec des cheveux comme de l'herbe jaune et poussiéreuse, des yeux gris timides et polis, une bouche qui remuait quand il pensait. Le triangle le tira de son sommeil. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de désobéir à sa note discordante. Il ne l'avait jamais fait ; personne à sa connaissance ne l'avait jamais fait. Il écarta de ses yeux ses cheveux emmêlés et se dépouilla de sa chemise de nuit. En un mouvement il fut habillé... chemise de coton bleue et salopette. L'été était avancé, si bien qu'il n'avait naturellement pas à s'embarrasser de chaussures. Dans la cuisine il attendit que sa mère quittât l'évier pour retourner au fourneau. Alors il se lava et

passa ses doigts dans ses cheveux mouillés pour les rejeter en arrière. Sa mère se tourna brusquement vers lui quand il quitta l'évier. Jody détourna timidement son regard.



— Il faudra que je te coupe les cheveux avant peu, dit sa mère. Le déjeuner est sur la table. Vas-y pour que Bill puisse venir.

Jody s'assit à la longue table recouverte d'une toile cirée blanche si lavée que la trame apparaissait par places. Les œufs poêlés s'alignaient dans le plat. Jody mit trois œufs dans son assiette et y ajouta trois épaisses tranches de lard croustillant. Il gratta avec soin pour ôter une tache de sang d'un des jaunes d'œuf.

Bill Buck entra d'un pas lourd.

— Ça ne te fera pas de mal, expliqua Billy. C'est simplement une marque laissée par le coq.

Le père de Jody, grand et sévère, entra alors et au bruit du plancher Jody reconnut qu'il portait des bottes, mais il regarda quand même sous la table pour en être sûr. Son père éteignit la lampe à pétrole au-dessus de la table, car la lumière du matin entrait maintenant largement par les fenêtres.

Jody ne demanda pas où son père et Billy Buck devaient aller à cheval ce

jour-là, mais il aurait voulu pouvoir aller avec eux. Son père était un homme strict en matière de discipline. Jody lui obéissait en tout sans poser de question d'aucune sorte. Carl Tiflin s'assit et saisit le plat d'œufs.

— Les vaches sont prêtes à partir, Billy ? demanda-t-il.

— Dans l'enclos du bas, dit Billy. Je pourrais aussi bien les emmener tout seul.

— Sûr que vous le pourriez. Mais un homme a besoin de compagnie. A part ça, vous avez le gosier plutôt sec.

Carl Tiflin était jovial ce matin-là.

La mère de Jody passa sa tête à la porte.

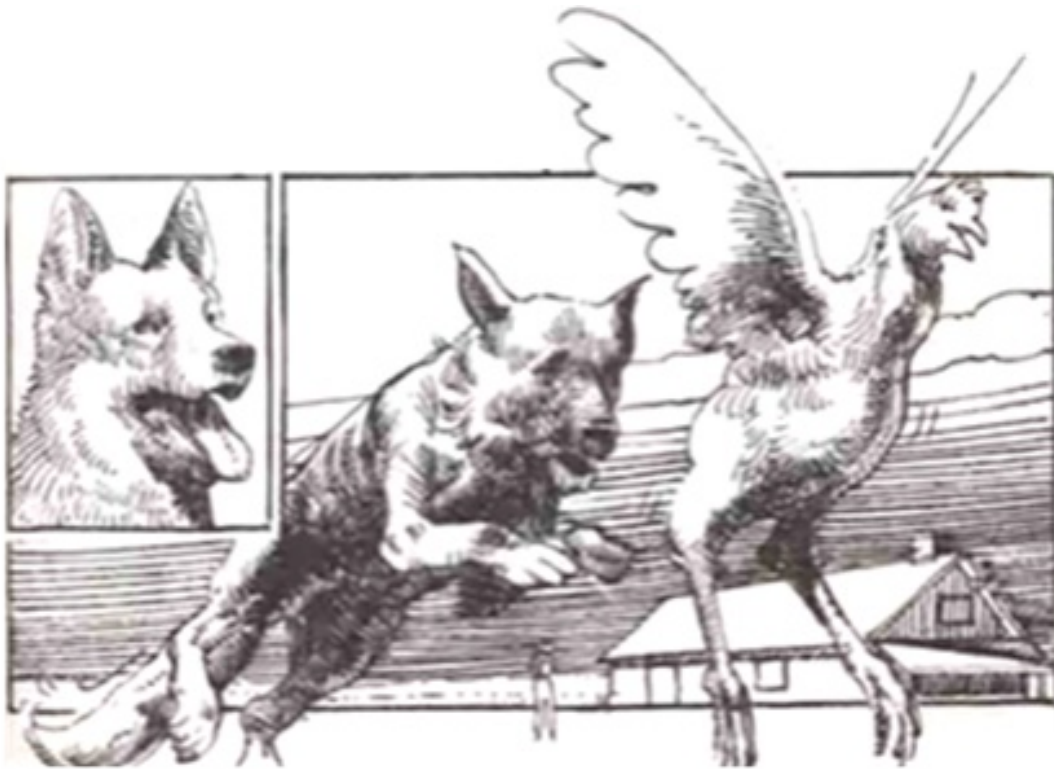
— A quelle heure penses-tu rentrer, Carl ?

— Je ne peux pas dire. Il faut que je voie des gens à Salinas. Je pourrais bien ne rentrer qu'à la nuit.

Les œufs, le café, les gros biscuits disparurent rapidement. Jody suivit les deux hommes dehors. Il les regarda monter à cheval, faire sortir de l'enclos six vieilles vaches laitières et gravir la colline en direction de Salinas. Ils allaient vendre les vieilles vaches à la boucherie.

Quand ils eurent disparu derrière la crête, Jody monta à flanc de colline derrière la maison. Les chiens arrivèrent au trot du coin de la maison en arrondissant le dos et en faisant une affreuse grimace de plaisir. Jody leur caressa la tête... Doubletree Mutt, avec sa grosse queue épaisse et ses yeux jaunes, et Smasher, le berger, qui avait tué un coyote et perdu une oreille dans l'affaire. La seule bonne oreille qui restait à Smasher se dressait beaucoup plus haut que n'aurait dû faire une oreille de colly. Billy Buck disait que c'était toujours comme ça. Après leurs démonstrations exubérantes, les chiens baissèrent le nez vers le sol d'un air affairé et coururent en avant, se retournant de temps en temps pour s'assurer que le gamin arrivait. Ils traversèrent la basse-cour et virent les cailles qui mangeaient avec les poulets. Smasher pourchassa un peu les poulets afin de ne pas perdre sa forme pour le

cas où il aurait un jour des moutons à garder. Jody continua son chemin à travers le grand potager où les maïs verts étaient plus hauts que sa tête.



Les courges à vaches étaient vertes et encore petites. Il atteignit la bordure broussailleuse de sauge où l'eau froide de la source s'écoulait par un tuyau dans un baquet rond en bois. Il se pencha et but tout contre le bois vert de mousse où l'eau avait meilleur goût. Puis il se retourna et regarda vers le ranch, la maison basse blanchie à la chaux bordée de géraniums rouges et la longue baraque près du cyprès où Billy Buck habitait seul. Jody pouvait voir le grand chaudron noir sous le cyprès. C'est là-dedans qu'on ébouillantait les cochons. Le soleil, s'élevant maintenant au-dessus des crêtes, enflammait la chaux blanche des maisons et des granges et faisait briller doucement l'herbe humide. Derrière lui, dans la haute broussaille de sauge, les oiseaux s'enfuyaient en piétant à grand bruit parmi les feuilles mortes ; les écureuils poussaient leur cri perçant sur les coteaux. Jody considérait les bâtiments de la ferme. Il sentait de l'incertitude dans l'air, l'impression d'un changement et d'une perte, en même temps que du gain de choses nouvelles et inusitées. A flanc de colline, deux gros busards noirs planaient près du sol et leurs

ombres glissaient vite et sans heurts en avant d'eux. Quelque animal était mort dans le voisinage. Jody le savait. Ce pouvait être une vache comme ce pouvait être les reliefs d'un lapin. Les busards ne font fi de rien. Jody les détestait comme les déteste tout ce qui est honnête, mais il savait qu'il ne faut pas leur faire de mal car ils débarrassent des charognes.

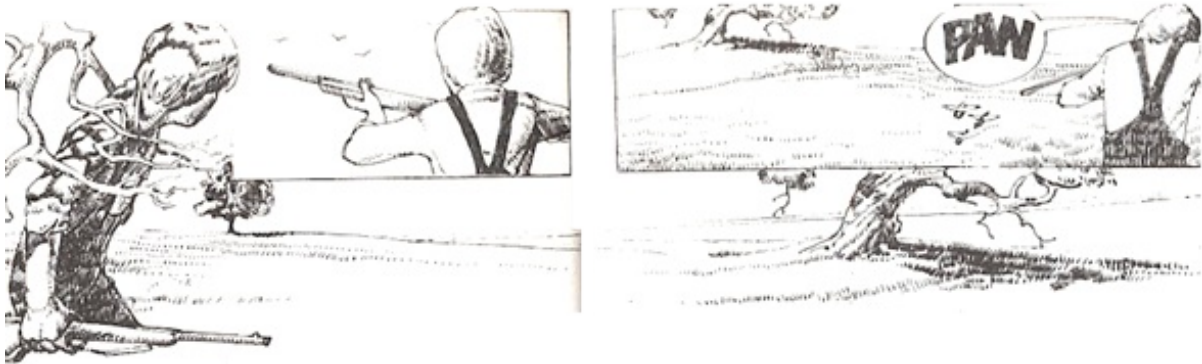
Au bout d'un moment le gamin redescendit la colline en flânant. Les chiens l'avaient abandonné depuis longtemps et s'étaient enfoncés dans la broussaille pour s'occuper à leur façon. Il repassa par le jardin potager où il s'arrêta un instant pour écraser un melon musqué vert à coups de talon, mais il n'éprouva aucun plaisir à le faire. Ce n'était pas bien, il le savait parfaitement. Il amoncela un peu de terre avec ses pieds pour cacher les débris du melon.



Quand il fut rentré à la maison, sa mère se pencha sur ses mains rugueuses pour inspecter ses doigts et ses ongles. Cela ne servait pas à grand-chose de le faire propre pour l'envoyer à l'école, car il pouvait arriver trop de choses en route. Elle soupira en voyant les crevasses noires de ses doigts,

puis elle lui donna ses livres et son déjeuner et le mit en route pour parcourir les quinze cents mètres qui le séparaient de l'école. Elle remarqua que sa bouche marchait beaucoup ce matin-là.

Jody commença son voyage. Il emplit ses poches de petits morceaux de quartz blanc qu'il trouva sur la route et de temps en temps il en lançait un contre un oiseau ou quelque lapin qui s'était trop attardé à se chauffer au soleil. Au croisement de routes, passé le pont, il rencontra deux amis et tous trois poursuivirent ensemble leur chemin vers l'école, en faisant des enjambées ridicules et en se conduisant un peu comme des idiots. L'école n'avait commencé que depuis deux semaines. Il subsistait encore un esprit de révolte parmi les élèves.



Il était quatre heures de l'après-midi lorsque Jody, parvenu au sommet de la colline, revit le ranch. Il chercha des yeux les chevaux de selle mais l'enclos était vide. Son père n'était pas encore de retour. Alors il rentra sans hâte faire ses corvées de l'après-midi. A la maison, il trouva sa mère assise sous la véranda en train de repriser des chaussettes.

— Il y a deux beignets pour toi dans la cuisine, dit-elle.

Jody se glissa dans la cuisine et revint, la moitié d'un beignet déjà mangée, avec la bouche pleine. Sa mère lui demanda ce qu'il avait appris à l'école ce jour-là, mais elle n'écouta pas la réponse à demi étouffée par le beignet. Elle interrompit :

— Jody, ce soir, tâche de remplir le coffre à bois comme il faut. Hier soir tu as entrecroisé les bûches et il n'était rempli qu'à moitié. Tu poseras les

bûches à plat ce soir. Et autre chose, Jody : il y a des poules qui cachent leurs œufs ou alors ce sont les chiens qui les mangent. Tu chercheras dans l'herbe pour voir si tu ne trouves pas de nids.

Jody, tout en continuant à manger, sortit pour faire ses corvées. Il vit les cailles descendre pour manger avec les poules quand il leur jeta le grain. Pour une raison ou pour une autre, son père était fier de voir les cailles venir là. Il ne permettait pas qu'on tire un coup de feu près de la maison de peur de les faire fuir.

Quand le coffre à bois fut plein, Jody prit sa carabine de vingt-deux et monta à la source froide en bordure des broussailles. Il but de nouveau, puis pointa son arme sur toutes sortes de choses, rochers, oiseaux en plein vol, sur le grand chaudron noir à cochons du cyprès, mais il ne tira point car il n'avait pas de cartouches et n'en aurait pas avant l'âge de douze ans. Si son père l'avait vu viser la maison avec sa carabine, il aurait ajourné les cartouches, d'un an de plus. Jody s'en souvint et cessa de viser vers le bas de la colline. C'était assez d'avoir à attendre les cartouches pendant deux ans. Presque tous les présents que lui faisait son père étaient donnés avec des réserves qui leur ôtaient quelque peu leur valeur. C'était de bonne discipline.

Le souper dut attendre le retour du père jusqu'à la nuit. Quand enfin il rentra avec Billy Buck, Jody perçut la délicieuse odeur d'eau-de-vie de leur haleine. Il se réjouit intérieurement car son père lui parlait quelquefois quand il sentait l'eau-de-vie, quelquefois même il racontait ce qu'il avait fait à l'époque sauvage où il était enfant.

Après le souper, Jody s'assit devant la cheminée, ses yeux timides et polis cherchant les coins de la pièce, et il attendit que son père exprimât ce qu'il renfermait en lui-même, car Jody savait qu'il avait une nouvelle quelconque à annoncer. Mais il fut déçu. Son père pointa vers lui un doigt sévère.

— Tu ferais bien d'aller au lit, Jody. J'aurai besoin de toi demain matin.

Ce n'était pas si mal. Jody aimait faire ce qu'il avait à faire du moment que cela sortait de la routine. Il regarda le plancher et il remua la bouche

avant de formuler une question :

— Qu'est-ce qu'on fait demain matin ? On tue un cochon ? demanda-t-il doucement.

— Ne t'occupe pas. Va donc te coucher.

Une fois la porte fermée derrière lui, il entendit le rire étouffé de son père et de Billy Buck et il sut qu'il s'agissait de quelque farce.



Et plus tard, quand il fut couché, en essayant de distinguer des mots à travers le murmure venant de l'autre pièce, il entendit son père protester :

— Mais, Ruth, il ne m'a pas coûté cher !

Jody entendit le chat-huant qui chassait des souris près de la grange, et il entendit aussi une branche d'arbre fruitier qui faisait tap tap tap contre la maison. Une vache meuglait quand il s'endormit.

\* \* \*

Quand le triangle résonna le lendemain matin, Jody s'habilla encore plus vite que d'habitude. Dans la cuisine, tandis qu'il se débarbouillait et qu'il peignait ses cheveux en arrière, sa mère l'interpella d'un ton irrité :

— Ne sors pas sans avoir un bon petit déjeuner dans le corps.

Il entra dans la salle à manger et s'assit à la longue table blanche. Il prit une crêpe fumante dans le plat, disposa dessus deux œufs à la poêle qu'il recouvrit d'une autre crêpe et écrasa le tout avec sa fourchette.

Son père et Billy Buck entrèrent. Jody reconnut au son de leurs pas qu'ils portaient tous deux des chaussures à talons plats, mais il lança un coup d'œil sous la table pour s'en assurer. Son père éteignit la lampe à pétrole, car le jour était arrivé ; il avait l'air sévère et disciplinaire, mais Billy ne regardait pas du tout Jody. Il évitait le timide regard interrogateur de l'enfant et trempait une tranche entière de pain grillé dans son café.

Carl Tiflin dit d'un ton rude :

— Tu viendras avec nous après le déjeuner !

Jody eut alors du mal à avaler, car il sentait une sorte de fatalité dans l'air. Quand Billy eut incliné sa soucoupe pour aspirer le café qui avait débordé dedans et qu'il eut essuyé ses mains à son pantalon, les deux hommes se levèrent de table et sortirent ensemble dans la lumière du matin et Jody les suivit respectueusement à quelques pas.

Il essayait d'empêcher son esprit de courir devant, de le forcer à rester complètement immobile.

Sa mère appela :

— Carl ! Tâche que ça ne l'empêche pas d'aller à l'école !

Ils passèrent devant le cyprès d'où pendait une grosse branche sur

laquelle on débitait les cochons, et devant le chaudron de fer noir ; il ne s'agissait donc pas de tuer un cochon. Le soleil brillait au-dessus de la colline. Les arbres et les bâtiments jetaient des ombres allongées et noires. Ils prirent un raccourci à travers un champ de chaume pour gagner la grange. Le père de Jody ouvrit le loquet de la porte et ils entrèrent. Ils avaient marché le soleil dans les yeux en venant. La grange était noire comme la nuit par contraste et pleine de la chaleur du foin et des bêtes. Le père de Jody se dirigea vers l'unique box.

— Viens ici ! ordonna-t-il.

Jody commençait à pouvoir distinguer les choses. Il regarda dans le box, puis recula vivement.

Un tout jeune poney rouge le regardait du box. Ses oreilles étaient tendues en avant et il y avait dans ses yeux une flamme de rébellion. Sa robe était épaisse et rude comme la fourrure d'un airedale et sa crinière était longue et emmêlée. La gorge de Jody se contracta et sa respiration se fit brève.

— Il a besoin d'un bon pansage, dit son père, et si jamais je m'aperçois que tu ne le nourris pas ou que tu laisses son écurie sale, je le vends à la minute même.

Jody ne put pas supporter de regarder plus longtemps les yeux du poney. Il abaissa son regard sur ses mains pendant un moment et il demanda très timidement :

— A moi ?

Personne ne lui répondit. Il allongea la main vers le poney. Les naseaux gris s'approchèrent, reniflant bruyamment, puis les lèvres se retirèrent en arrière et les dents robustes se refermèrent sur les doigts de Jody. Le poney secoua la tête de haut en bas et sembla rire amusé. Jody regarda ses doigts meurtris.

— Eh ben, dit-il avec fierté, eh ben, pour ce qui est de mordre, il sait mordre.

Les deux hommes éclatèrent de rire, passablement soulagés. Carl Tiflin sortit de la grange et monta à flanc de colline pour être seul, car il était embarrassé, mais Billy Buck resta. Il était plus facile de parler à Billy Buck. Jody demanda de nouveau :

— A moi ?

Billy prit un ton professionnel.

— Bien sûr ! C'est-à-dire, si tu t'occupes de lui et si tu le dresses comme il faut. Je te montrerai. Ce n'est qu'un poulain. Tu ne pourras pas le monter d'ici quelque temps.

Jody avança de nouveau sa main meurtrie et, cette fois, le poney rouge se laissa caresser les naseaux.

— Il faudrait que j'aie une carotte, dit Jody. Où est-ce qu'on l'a eu, Billy ?

— Acheté à une vente aux enchères, expliqua Billy. Un cirque qui n'avait plus le rond à Salinas, et qui avait fait des dettes. Le shérif vendait le matériel.

Le poney allongea le nez et secoua la tête pour écarter son toupet de ses yeux sauvages. Jody gratta un peu le nez. Il dit doucement :

— Y a pas de... de selle ?

Billy Buck se mit à rire.

— J'avais oublié. Viens.

Dans la sellerie, il décrocha une petite selle de maroquin rouge.

— Ce n'est qu'une selle de parade, dit Billy Buck avec mépris. C'est pas pratique pour la brousse, mais c'était pas cher à la vente.

Jody ne pouvait pas prendre sur lui de regarder la selle non plus et il ne pouvait pas dire un mot. Il caressa le cuir rouge luisant du bout des doigts et au bout d'un long moment il dit :



— Ça fera joli quand même sur lui. – Il pensa aux choses les plus grandioses et les plus jolies qu’il connaissait. – S’il n’a pas encore de nom, je crois que je l’appellerai Montagnes Gabilan, dit-il.

Billy comprenait ce qu’il éprouvait.

— C’est un nom un peu long. Pourquoi que tu l’appelles pas simplement Gabilan ? Ça veut dire faucon. Ça lui irait bien comme nom.

Billy se sentait content.

— Si tu veux ramasser les crins de la queue, je pourrais peut-être te faire une corde en crins un de ces jours. Ça pourrait te servir de fouet.

Jody voulait retourner au box.

— Est-ce que je pourrai l’emmener à l’école, tu crois..., pour le montrer aux copains ?

Mais Billy secoua la tête.

— Il n'est même pas encore dressé au licol. On a eu du mal pour l'amener ici. Il a presque fallu le traîner. Tu ferais bien d'y aller, à l'école, en attendant.

— J'amènerai les copains ici pour le voir, cet après-midi, dit Jody.

\* \* \*

Six gamins arrivèrent par la colline l'après-midi, en avance d'une demi-heure, courant fort, la tête baissée, besognant des avant-bras, la respiration sifflante. Ils passèrent en coup de vent près de la maison et coupèrent à travers le champ de chaume vers la grange. Et là, ils restèrent plantés gauchement devant le poney, puis regardèrent Jody avec des yeux où perçait une nouvelle admiration et un nouveau respect. Jusqu'à ce jour, Jody avait été un petit garçon habillé d'une salopette et d'une chemise, bleue..., plus calme que la plupart des autres, soupçonné même d'être un peu couard. Et maintenant, il n'était plus le même. Du fond d'un millier de siècles, ils tiraient l'antique admiration du piéton pour le cavalier. Ils savaient par instinct qu'un homme à cheval est, spirituellement aussi bien que physiquement, plus grand qu'un homme à pied. Ils savaient que Jody avait été miraculeusement soulevé hors de toute égalité avec eux et avait été placé au-dessus d'eux. Gabilan sortit la tête de son box et les flaira :

— Pourquoi que tu montes pas dessus ? criaient les enfants. Pourquoi que t'as pas tressé des rubans dans sa queue comme à la foire ? Quand qu' c'est que tu monteras dessus ?

Jody ne se sentait plus d'orgueil. Il éprouvait lui aussi la supériorité du cavalier.

— Il n'est pas assez vieux. Personne ne pourra le monter pendant longtemps. Je vais l'entraîner à la longe. Billy Buck me montrera comment il faut faire.

— Oh ! On peut même pas le mener un peu par la bride ?

— Il n'est même pas dressé au licol, dit Jody.

Il désirait être complètement seul le jour où il sortirait le poney pour la première fois.

— Venez voir la selle.

Ils éprouvèrent un tel choc à la vue de la selle de maroquin rouge qu'ils restèrent sans voix, incapables d'émettre le moindre commentaire.

— Ce n'est pas très commode dans la brousse, expliqua Jody, mais ça fera joli sur lui. Je monterai peut-être à poil quand j'irai dans la brousse.

— Comment tu feras pour encorder une vache si t'as pas de corne de selle ?

— Peut-être que je prendrai une autre selle pour tous les jours. Mon père pourrait avoir besoin de moi pour l'aider au troupeau.

Il leur fit tâter la selle rouge et leur montra la chaînette de cuivre qui servait de sous-gorge à la bride et le gros bouton de cuivre sur chaque tempe, à la jointure du frontal et de la têtière. Tout cela était trop prodigieux. Il leur fallut s'en aller au bout de peu de temps et chaque gamin chercha dans sa tête parmi ses richesses un objet de séduction digne d'être offert en échange de la permission de monter le poney quand le temps serait venu.

Jody fut content quand ils furent partis. Il prit la brosse et l'étrille au mur, abaissa la barrière du box et y entra prudemment. Les yeux du poney étincelèrent et il se déplaça légèrement, se préparant à ruer. Mais Jody lui toucha l'épaule et frotta son encolure arquée, comme il avait toujours vu faire à Billy Buck, en chantonnant d'une voix grave : « Là... à... à, petit. » Le poney se détendit peu à peu. Jody l'étrilla et le brossa jusqu'à ce qu'il y eût un tas de poils morts par terre dans l'écurie et que la robe du poney eût pris un profond reflet rouge. Chaque fois que c'était fini, il trouvait que ç'aurait pu être mieux fait. Il tressa la crinière en une douzaine de petites nattes, il tressa aussi le toupet, puis il défit les tresses et redonna un coup de brosse

pour lisser le crin.

Jody n'entendit pas sa mère entrer dans la grange. Elle était en colère quand elle entra, mais en voyant Jody panser le poney, elle sentit une curieuse fierté monter en elle.

— As-tu oublié le coffre à bois ? demanda-t-elle gentiment. La nuit va bientôt tomber et il n'y a pas un morceau de bois à la maison, et les poulets n'ont pas mangé.

Jody posa vivement son attirail.

— J'ai oublié, m'dame.

— Enfin, désormais tu feras ton travail d'abord. Comme ça, tu n'oublieras pas. Je crois que tu oublieras pas mal de choses maintenant, si je ne te tiens pas à l'œil.

— Est-ce que je peux prendre des carottes au jardin pour lui, m'dame ?

Il lui fallut réfléchir à cela.

— Oh !... Je pense que oui, à condition de ne prendre que les grosses dures.

— Les carottes, c'est bon pour le poil, dit-il, et elle ressentit de nouveau cette curieuse bouffée de fierté.

Jody n'attendait plus que le triangle le fit sortir du lit, depuis l'arrivée du poney. Il prit l'habitude de se couler hors du lit avant même que sa mère ne fût réveillée, de passer ses vêtements et d'aller sans bruit à la grange, voir Gabilan. Par les calmes matins gris où la terre, les broussailles, les maisons, les arbres étaient argentés et noirs comme un négatif photographique, il se glissait vers la grange en passant devant les pierres endormies et devant le cyprès endormi. Les dindons perchés dans l'arbre, hors d'atteinte des coyotes, glougloutaient dans leur sommeil. Les champs brillaient d'un éclat gris givré et dans la rosée les coulées des lapins et des mulots ressortaient nettement. Les bons chiens sortaient tout raides de leur niche, le poil hérissé et un grognement profond dans la gorge. Puis ils reconnaissaient l'odeur de

Jody et leurs queues raides se redressaient et s'agitaient en manière de salut – Doubletree Mutt, à la grosse queue épaisse, et Smasher, l'apprenti berger – puis ils retournaient paresseusement à leur lit bien chaud.

Ce fut une époque étrange et une étape mystérieuse pour Jody..., le prolongement d'un rêve. Dans les premiers temps qu'il eut le poney, il aimait à se torturer lui-même durant le trajet en se disant que Gabilan ne serait plus dans son écurie, et, pis encore, n'y avait jamais été. Et il se forgeait d'autres petits tourments délicieux. Il se représentait la selle rouge trouée et déchiquetée par les rats, et la queue de Gabilan devenue maigre comme de la vieille ficelle, à force d'être grignotée par les souris. Régulièrement il se mettait à courir avant d'être arrivé à la grange. Il soulevait le loquet rouillé et il entraît, mais, aussi précautionneusement qu'il ouvrit la porte, Gabilan le regardait toujours par-dessus la barrière du box et hennissait doucement en tapant de son pied de devant, tandis que dans ses yeux luisaient deux grandes étincelles rouges comme des tisons de chêne.

Parfois, si les chevaux de travail devaient servir ce jour-là, Jody trouvait Billy Buck dans la grange, en train de les panser et de les harnacher. Billy restait à côté de lui à regarder longuement Gabilan et il racontait à Jody bien des choses sur les chevaux. Il lui expliquait qu'ils avaient terriblement peur pour leurs pieds, si bien qu'il fallait prendre pour habitude de leur lever la patte et de tapoter le sabot et le paturon pour chasser leur terreur. Il disait à Jody combien les chevaux aiment la conversation. Il fallait qu'il parle tout le temps au poney et qu'il lui dise les raisons de tout. Billy n'était pas sûr qu'un cheval comprenne tout ce qu'on lui disait, mais il était impossible de savoir à partir de quel point il ne comprenait plus. Un cheval ne donnait jamais un coup de pied si quelqu'un qu'il aimait lui expliquait les choses. Billy pouvait donner des exemples, d'ailleurs. Il avait vu, entre autres, un cheval à moitié mort de fatigue redevenir tout fringant quand on lui avait dit qu'il était presque arrivé à destination. Et il avait connu un cheval paralysé de frayeur qui s'était ressaisi quand son cavalier lui avait dit quelle était la chose qui l'effrayait. Tout en parlant le matin, Billy Buck coupait une vingtaine ou une trentaine de brins de paille d'égale longueur et les piquait au ruban de son

chapeau, de façon que, si l'envie le prenait, durant la journée, de se curer les dents ou simplement de mâchonner quelque chose, il n'avait qu'à lever la main pour en tirer un.

Jody écoutait attentivement, car il savait, et tout le pays le savait, que Billy Buck s'y connaissait comme pas un en chevaux. Son cheval à lui était un carcan rogneux avec la tête en marteau, mais il gagnait presque toujours le premier prix aux concours de cow-boys. Billy attrapait un bouvillon au lasso, faisait une demi-clef double autour de la corne de sa selle avec sa riata et mettait pied à terre, et alors son cheval manœuvrait le bouvillon, comme un pêcheur à la ligne manœuvre un poisson, en maintenant la corde tendue jusqu'à ce que le bouvillon tombât ou fût vaincu.

Chaque matin, quand Jody avait fini d'étriller et de brosser le poney, il abaissait la barrière du box et Gabilan, passant devant lui, courait jusqu'à la porte de la grange et sortait dans l'enclos. Il galopait et galopait tout autour, et parfois il sautait en avant et se recevait sur ses petites pattes raidies. Il s'arrêtait en frissonnant, les oreilles dressées en avant, les yeux roulant si fort qu'on en voyait le blanc, faisant semblant d'être effrayé. Finalement, il allait au pas vers l'abreuvoir en s'ébrouant et plongeait son nez dans l'eau jusqu'aux naseaux. Alors Jody était fier, car il savait que c'était un moyen de juger un cheval. Un mauvais cheval ne fait qu'effleurer l'eau de ses lèvres, tandis qu'une bête qui a du cœur enfonce tout son nez et toute sa bouche en se laissant juste la place de respirer.

Alors Jody restait là à observer le poney et il voyait des choses qu'il n'avait jamais remarquées sur aucun cheval, les muscles des flancs lisses et mobiles, les saillies des fesses qui se contractaient comme un poing qui se ferme, l'éclat que le soleil mettait sur la robe rouge. Ayant vu des chevaux toute sa vie, Jody ne les avait jamais observés très attentivement jusque-là. Mais maintenant il remarquait les oreilles mobiles qui donnaient une expression, et même des nuances d'expression au visage. Le poney parlait avec ses oreilles. On pouvait savoir exactement ce qu'il éprouvait à propos de tout d'après la façon dont ses oreilles pointaient. Parfois elles étaient raides et dressées et parfois lâches et pendantes. Elles se couchaient en arrière quand il

était en colère ou effrayé, elles se dirigeaient en avant quand il était inquiet, curieux ou content ; et leur position exacte indiquait quelle émotion il éprouvait.

Billy Buck tint sa parole. Au début de l'automne, le dressage commença. D'abord ce fut l'exercice au licol, et ce fut le plus dur parce que c'était le premier. Jody tendit une carotte, fit des flatteries et des promesses et tira la corde. Le poney arc-bouta ses pieds comme un baudet quand il sentit la traction. Mais il apprit rapidement. Jody marchait devant et le conduisait à travers tout le ranch. Peu à peu il commença à relâcher la corde jusqu'à ce que le poney le suivît partout où il allait sans être dirigé.



Alors vint l'entraînement à la longe. C'était un travail plus lent. Jody se tenait au milieu d'un cercle, la longe à la main. Il claquait de la langue et le

poney commençait au pas à décrire un large cercle, maintenu par la longue corde. Un nouveau claquement de la langue mettait le poney au trot, et un autre encore lui faisait prendre le galop. Avec un bruit de tonnerre, Gabilan faisait des tours et des tours et y prenait un plaisir immense. Puis Jody criait : « Hoh ! » et le poney s'arrêtait. Il ne fallut pas longtemps pour que Gabilan fit tout cela parfaitement. Mais à bien des égards c'était un méchant poney. Il mordait Jody aux jambes et lui écrasait les pieds. De temps à autre, ses oreilles se couchaient en arrière et il lançait une formidable ruade dans la direction du gamin. Chaque fois qu'il avait fait un de ces mauvais tours, Gabilan se calmait et semblait rire sous cape.

Billy Buck travaillait à la corde de crin le soir devant la cheminée. Jody, qui recueillait les crins de la queue dans un sac, s'asseyait près de Billy et le regardait fabriquer lentement la corde, tordre quelques crins pour en faire un cordon, rouler deux cordons pour en faire une cordelette, et enfin tresser plusieurs cordelettes pour en faire la corde. Une fois la corde tressée, Billy la roulait par terre sous son pied pour l'arrondir et la durcir.

Le travail à la longe approcha bientôt de la perfection. Le père de Jody, en voyant le poney s'arrêter, repartir, trotter, galoper, fut un peu contrarié.

— Ça va presque devenir un poney savant ! se plaignit-il. Je n'aime pas les chevaux savants. Ça enlève toute la... dignité d'un cheval de lui apprendre des tours. Enfin, un cheval savant, c'est un peu comme un acteur..., pas de dignité, pas de caractère personnel.

Et son père ajouta :

— Je crois que tu ferais pas mal de l'habituer à la selle avant qu'il soit longtemps.



Jody se précipita dans la sellerie. Depuis quelque temps il mettait la selle sur un cheval de bois et montait dessus. Il changeait et rechangeait la longueur des étrivières, sans jamais arriver à trouver la bonne. Parfois, en selle sur le cheval de bois dans la sellerie, entouré de colliers, d'attelles, de traits pendus autour de lui, Jody chevauchait loin de la pièce. Il tenait sa carabine en travers du pommeau. Il voyait la campagne défiler et il entendait le galop des sabots.

Ce fut un travail délicat de seller le poney pour la première fois. Gabilan arrondit le dos, recula et se débarrassa de la selle avant qu'on pût serrer la sangle. Il fallut la remettre en place mainte et mainte fois avant que le poney l'y laissât. Et le sanglage fut difficile aussi. De jour en jour, Jody serra la courroie un peu plus jusqu'à ce qu'enfin le poney ne se souciât plus du tout de la selle.

Puis ce fut la bride. Billy expliqua comment il fallait prendre un morceau de bois de réglisse en guise de mors jusqu'à ce que Gabilan fût habitué à avoir quelque chose dans la bouche. Billy expliqua :

— Naturellement, on pourrait le dresser à tout ce qu'on voudrait par la

force, mais ça ne donnerait pas un aussi bon cheval. Il resterait toujours un peu peureux et il s'en ficherait parce que ça lui plairait.

La première fois que le poney reçut la bride, il lança sa tête de tous côtés et il fit aller sa langue contre le mors à tel point que le sang suinta au coin de ses lèvres. Il essaya d'arracher la têtière en la frottant contre la mangeoire. Ses oreilles pivotaient en tous sens et ses yeux devinrent rouges de peur et de révolte instinctive. Jody se réjouissait car il savait que seuls les chevaux à l'âme vile acceptent le dressage sans réagir.

Et Jody tremblait en pensant au jour où il se mettrait en selle pour la première fois. Le poney le désarçonnerait probablement. Il n'y avait pas de déshonneur à cela. Le déshonneur ne viendrait que s'il ne se relevait pas pour remonter immédiatement. Il rêvait quelquefois qu'il était par terre dans la poussière, qu'il pleurait et qu'il ne pouvait pas se forcer à remonter. La honte de ce rêve durait jusqu'au milieu de la journée.

Gabilan poussait vite. Déjà il avait perdu ses longues pattes de poulain ; sa crinière devenait plus longue et plus noire. Sous les pansages et les brossages constants, sa robe était devenue aussi lisse et brillante qu'une laque rouge orangé. Jody huilait les sabots et les entretenait soigneusement pour les empêcher de se fendre.

La corde de crins était presque finie. Le père de Jody lui donna une vieille paire d'éperons, dont il rapprocha les branches, raccourcit les lanières et remonta les chaînettes pour les mettre à sa taille. Puis un jour, Carl Tiflin lui dit :

— Le poney pousse plus vite que je n'aurais pensé. Je crois que tu pourras le monter pour Thanksgiving. Tu crois que tu te tiendras ?

— Je ne sais pas, dit Jody timidement.

Thanksgiving n'était que dans trois semaines.

Il espérait qu'il ne pleuvrait pas, car la pluie tacherait la selle rouge.

Gabilan connaissait et aimait Jody maintenant. Il guettait lorsque Jody

traversait le champ de chaume et il accourait à travers le pâturage quand son maître le sifflait. Il y avait une carotte pour lui chaque fois.

Billy Buck donnait et redonnait à Jody des conseils d'équitation.

— Alors, quand tu seras dessus, tu n'as qu'à te cramponner avec les genoux et à ne pas toucher la selle avec tes mains, et si tu es désarçonné, il ne faut pas que ça t'arrête. Aussi fort que soit un homme, il y a toujours un cheval qui peut le flanquer par terre. Tu n'as qu'à regrimper dessus avant qu'il ait le temps de se croire le plus malin. Bientôt, il ne voudra plus te jeter par terre, et bientôt il ne pourra plus te jeter par terre. C'est comme ça qu'il faut faire.

— J'espère qu'il ne pleuvra pas avant, dit Jody.

— Pourquoi ? Tu ne veux pas tomber dans la boue ?

C'était en partie cela, mais aussi il avait peur que, dans la frénésie de ses bonds, Gabilan ne glisse et tombe sur lui, et lui casse la jambe ou la hanche. Il avait déjà vu cela arriver, il avait vu les hommes se tordre par terre comme des vers coupés, et il avait peur de cela.

Il s'exerçait sur le cheval de bois à tenir les rênes dans sa main gauche et un chapeau dans sa main droite. En tenant ses mains ainsi occupées, il ne pourrait pas s'agripper à la corne de la selle s'il se sentait partir. Il n'aimait pas penser à ce qu'il arriverait s'il attrapait la corne. Peut-être que son père ni Billy Buck ne lui parleraient plus jamais tant ils auraient honte. La nouvelle se répandrait et sa mère aurait honte aussi. Et dans la cour de l'école..., c'était trop horrible à envisager.

Il commença à faire porter son poids sur l'étrier lorsque Gabilan était sellé, mais il ne lançait pas sa jambe par-dessus le dos du poney. C'était interdit jusqu'à Thanksgiving.

Chaque après-midi, il mettait la selle sur le poney et il la sanglait fort. Le poney apprenait déjà à gonfler son ventre plus que nature pendant qu'on le sanglait et à le laisser se détendre quand les lanières étaient bouclées. Quelquefois Jody le menait à la lisière de la brousse et le faisait boire dans le

baquet rond vert et quelquefois il le menait à travers le champ de chaume jusqu'au sommet de la colline d'où l'on pouvait voir la ville toute blanche de Salinas, les champs géométriques de la grande vallée et les chênes rognés par les moutons. De temps à autre, ils s'enfonçaient dans le fourré et parvenaient à de petites clairières circulaires si bien encloses que l'univers disparaissait et qu'il ne restait de l'ancienne vie que le ciel et le cercle de broussailles. Gabilan aimait ces sorties et le montrait en tenant sa tête très haute et en palpitant des naseaux. Quand ils revenaient tous deux d'une expédition, ils ramenaient sur eux l'odeur de la sauge douce à travers laquelle ils s'étaient frayé un chemin.



Le temps coulait lentement vers Thanksgiving, mais l'hiver vint vite. Les nuages s'abaissaient, planaient toute la journée au-dessus de la terre et balayaient le faite des collines, et la nuit, les vents faisaient entendre leur sifflement aigu. Toute la journée les feuilles mortes des chênes s'envolaient des arbres et couvraient le sol, et cependant les arbres restaient inchangés.



Jody avait souhaité qu'il ne plût pas avant Thanksgiving, mais il plut. La terre brune devint noire et les arbres scintillèrent. Les bouts coupés des

chaumes se noircirent de mildiou ; les meules de foin devinrent grises à force d'être exposées à l'humidité et sur les toits la mousse, qui tout l'été avait été aussi grise que les lézards, prit un jaune-vert éclatant. Durant la semaine de pluie, Jody garda le poney à l'écurie, à l'abri de l'humidité, si ce n'est le petit moment où, rentré de l'école, il le menait prendre de l'exercice et boire à l'abreuvoir de l'enclos du haut. Pas une seule fois Gabilan ne fut mouillé.

Le temps pluvieux continua jusqu'à ce qu'une petite herbe nouvelle apparût. Jody se rendait à l'école en imperméable et courtes bottes de caoutchouc. A la longue, un matin le soleil se leva en brillant. Jody, au travail dans le box, dit à Billy Buck :

— Peut-être que je laisserai Gabilan dans l'enclos en partant pour l'école aujourd'hui.

— Ça lui fera du bien de prendre le soleil, assura Billy. Y a pas un animal qui aime être claquemuré trop longtemps. Ton père et moi nous allons là-bas sur la colline pour débarrasser la source des feuilles mortes.

Billy hocha la tête et se cura les dents avec un de ses petits brins de paille.

— Si la pluie arrive, pourtant..., suggéra Jody.

— Pas probable qu'il pleuve aujourd'hui. Ça a plu tout ce que ça pouvait. Billy retroussa ses manches et se donna une claque sur le bras. S'il vient à pleuvoir..., eh ben, un peu de pluie n'a jamais fait de mal à un cheval.

— Ecoute, s'il vient à pleuvoir, tu le rentreras, tu veux, Billy ? J'ai peur qu'il attrape froid et que je ne puisse pas le monter quand ça sera le moment.



— Oh, bien sûr ! Je ferai attention à lui si nous rentrons à temps. Mais il ne pleuvra pas aujourd'hui.

Si bien que Jody, en partant pour l'école, laissa Gabilan dehors dans l'enclos.

Billy Buck ne se trompait pas sur grand-chose. Ce n'était pas possible. Mais il se trompa sur le temps ce jour-là. Car, un peu après midi, les nuages se pressèrent au-dessus des collines et la pluie commença à tomber à verse. Jody l'entendit commencer sur le toit de l'école. Il pensa à lever le doigt pour demander la permission d'aller au petit endroit et, une fois dehors, courir à la maison pour rentrer le poney. La punition suivrait promptement, aussi bien à l'école qu'à la maison. Il y renonça et se rassura en pensant que Billy avait affirmé que la pluie ne pouvait pas faire de mal à un cheval. Quand l'école fut enfin finie, il rentra en toute hâte à la maison sous la pluie obscure. Les talus de la route déversaient de petites rigoles d'eau boueuse. La pluie obliquait et tourbillonnait sous les rafales de vent froid. Jody trotta en pataugeant dans la boue sablonneuse de la route.



Du faîte de la crête, il vit Gabilan qui se tenait misérablement dans l'enclos. La robe rouge était presque noire et striée d'eau. Il avait la tête basse, la croupe tournée contre la pluie et le vent. Jody arriva en courant, ouvrit brutalement la porte de la grange et y fit entrer le poney en le tenant par son toupet. Puis il trouva un sac de jute, frictionna le poil trempé, ainsi que les jambes et les boulets. Gabilan se laissait faire patiemment, mais il tremblait par rafales, comme le vent.

Quand il eut séché le poney aussi bien qu'il pouvait, Jody alla à la maison chercher de l'eau bouillante dans laquelle il trempa le grain. Gabilan n'avait pas très faim. Il mâchonnait le picotin chaud, mais ça ne l'intéressait pas beaucoup et il continuait à frissonner de temps en temps. Une légère buée s'élevait de son dos humide.



Il faisait presque nuit quand Billy Buck et Carl Tiflin rentrèrent.

— Quand la pluie a commencé, on s'est réfugiés, chez Ben Herche, et ça n'a pas cessé de tomber de tout l'après-midi, expliqua Carl Tiflin.

Jody lança à Billy un regard plein de reproches et Billy se sentit coupable.

— Tu as dit qu'il ne pleuvrait pas, accusa Jody.

Billy détourna son regard :

— C'est difficile à dire à cette époque de l'année, dit-il, mais c'était une mauvaise excuse. Il n'avait pas le droit d'être faillible, et il le savait.

— Le poney a été mouillé, il a été trempé jusqu'aux os.

— Tu l'as séché ?

— Je l'ai bouchonné avec un sac et je lui ai donné du grain chaud.

Billy approuva de la tête.

— Tu crois qu'il va s'enrhumer, Billy ?

— Un peu de pluie n'a jamais fait de mal à personne, assura Billy.

Le père de Jody se joignit alors à la conversation et sermonna et peu le gamin.

— Un cheval, dit-il, ce n'est pas quelque chose du genre chien de manchon.

Carl Tiflin haïssait la faiblesse et la maladie et il professait un violent mépris pour les êtres sans défense.

La mère de Jody posa sur la table un plat de biftecks avec des pommes de terre bouillies et de la courge bouillie, répandant un nuage de vapeur dans la pièce. Ils s'assirent pour manger. Carl Tiflin continuait à grommeler sur la débilité qu'on donne aux animaux et aux humains à force de les trop dorloter.

Billy Buck était mal à l'aise à cause de son erreur.

— Tu lui as mis une couverture ? demanda-t-il.

— Non. Je n'ai pas pu en trouver. Je lui ai mis des sacs sur le dos.

— On ira le couvrir quand on aura fini de manger, alors.

Billy se sentit plus à l'aise. Quand le père de Jody alla se mettre près du feu et que sa mère commença à laver la vaisselle, Billy prit une lanterne et l'alluma. Jody et lui gagnèrent la grange en pataugeant dans la boue. La grange était obscure, chaude, agréable. Les chevaux mâchaient encore leur foin du soir.

— Tiens la lanterne ! ordonna Billy.

Et il palpa les jambes du poney et éprouva la chaleur des flancs. Il mit sa joue contre le museau gris du poney, puis il tira les paupières vers le haut pour voir les prunelles, souleva les lèvres pour découvrir les gencives et il mit ses doigts dans l'intérieur des oreilles.

— Il n'a pas l'air trop mal fichu, dit Billy. Je vais lui faire une bonne friction.

Alors Billy chercha un sac et frictionna violemment les jambes du poney, puis il frictionna la poitrine et le garrot. Gabilan était étrangement insensible.

Il se soumettait patiemment au bouchonnage. A la fin, Billy rapporta de la sellerie une vieille couverture de coton, la jeta sur le dos du poney et l'attacha au cou et au poitrail avec de la ficelle.

— Comme ça, il sera remis demain matin, dit Billy.

La mère de Jody leva les yeux quand il revint à la maison.

— Tu es en retard pour te coucher, dit-elle.

Elle prit le menton de Jody dans sa main dure, écarta de ses yeux ses cheveux emmêlés, et dit :

— Ne t'inquiète pas pour le poney. Il va se remettre. Billy vaut n'importe quel vétérinaire dans le pays.

Jody ne savait pas qu'elle avait vu son inquiétude. Il se dégagea d'elle doucement et alla s'agenouiller devant le feu jusqu'à se brûler le ventre. Une fois qu'il se fut bien rôti, il alla se coucher, mais ce fut dur d'arriver à dormir. Il se réveilla au bout d'un temps qui lui parut très long. La chambre était obscure, mais il y avait à la fenêtre une teinte grise comme celle qui précède l'aube. Il se leva, trouva sa salopette, chercha les jambes à tâtons, et à ce moment la pendule de l'autre chambre sonna deux heures. Il reposa ses vêtements et se remit au lit. Il faisait grand jour quand il s'éveilla de nouveau. Pour la première fois, il avait dormi malgré la sonnerie du triangle. Il bondit de son lit, passa ses vêtements à la hâte et sortit de la chambre tout en boutonnant sa chemise. Sa mère le suivit des yeux un moment et reprit tranquillement son travail. Elle le couvait d'un regard bienveillant. De temps à autre sa bouche souriait un peu sans que ses yeux en fussent changés le moins du monde.



Jody courut à la grange. A moitié chemin, il entendit le bruit qu'il redoutait, la toux creuse et rauque d'un cheval. Alors, il fonça à toutes jambes. Dans la grange, il trouva Billy Buck auprès du poney. Billy lui massait les jambes de ses fortes mains épaisses. Il leva les yeux et sourit gaiement.

— Il a juste attrapé un petit rhume, dit Billy. Nous le tirerons d'affaire en deux ou trois jours.

Jody regarda la figure du poney. Les yeux étaient à demi clos et les paupières épaisses et sèches. Le coin des yeux était collé par une croûte dure de mucus. Les oreilles de Gabilan pendaient inertes sur les côtés et il avait la tête basse. Jody avança la main, mais le poney ne s'en approcha pas. Il toussa encore et tout son corps se contracta sous l'effort. Un petit écoulement de liquide clair s'échappa de ses naseaux.

Jody regarda Billy Buck.

— Il est terriblement malade, Billy.

— Juste un petit rhume, comme je te l'ai dit, insista Billy. Va prendre quelque chose pour déjeuner et ensuite va-t'en à l'école. Je m'occuperai de lui.

— Mais tu pourrais avoir autre chose à faire. Tu pourrais le quitter.

— Non, je reste là. Je ne le quitterai pas du tout. Demain, c'est samedi. Tu pourras rester avec lui toute la journée.

Billy avait encore failli, et il en ressentait un certain malaise. Il lui fallait soigner le poney maintenant.

Jody retourna à la maison et prit place à table, l'air absent. Les œufs et le lard étaient froids et gras, mais il ne s'en aperçut pas. Il mangea sa ration habituelle. Il ne demanda même pas à rester à la maison au lieu d'aller à l'école. Sa mère repoussa ses cheveux en arrière quand elle vint lui prendre son assiette.

— Billy s'occupera du poney, assura-t-elle.

Il resta hébété toute la journée à l'école. Il ne put répondre à aucune question, ni lire le moindre mot. Il ne put même dire à personne que le poney était malade, car ç'aurait pu le rendre plus malade. Et quand ce fut enfin la sortie de l'école il se dirigea vers la maison avec crainte. Il marchait lentement et laissa les autres gamins le dépasser. Il aurait voulu pouvoir continuer à marcher sans jamais arriver au ranch.

Billy était dans la grange, comme il l'avait promis, et le poney allait plus mal. Ses yeux étaient maintenant presque fermés et il respirait avec un sifflement aigu par son nez à demi bouché. Une taie couvrait le peu qui restait visible de ses yeux. Il était douteux que le poney pût encore y voir. De temps à autre il s'ébrouait pour dégager son nez, mais cela ne semblait servir qu'à l'obstruer davantage. Jody regardait consterné la robe du poney. Le poil était rude et ébouriffé et semblait avoir perdu tout son ancien lustre. Billy se tenait tranquillement debout à côté du box. Jody redoutait d'interroger, mais il fallait qu'il sache.

— Billy, est-ce que..., est-ce qu'il va aller mieux ?

Billy plaça ses doigts entre les ganaches, sous la mâchoire inférieure du poney et palpa l'endroit.

— Tâte-là, dit-il, et il guida les doigts de Jody sur une grosseur volumineuse de l'auge. Quand ça aura encore grossi, je l'ouvrirai et après il ira mieux.

Jody se hâta de détourner le regard, car il avait entendu parler de ce genre de grosseurs.

— Qu'est-ce qu'il a ?

Billy aurait voulu ne pas répondre, mais il le fallait. Il ne pouvait pas être dans son tort trois fois.

— Angine, dit-il brièvement, mais ne t'en fais pas pour ça. Je le tirerai d'affaire. J'en ai vu se remettre qui étaient plus malades que Gabilan. Je vais lui donner une inhalation maintenant. Tu peux m'aider ?

— Oui, dit Jody d'un ton lamentable.

Il suivit Billy dans la chambre au grain et le regarda préparer le sac à inhalation. C'était une longue musette de toile avec des courroies pour passer derrière les oreilles du cheval. Billy la remplit au tiers de son, puis il ajouta deux poignées de houblon séché. Sur cette matière sèche, il versa un peu d'acide phénique et un peu de térébenthine.

— Pendant que je vais mélanger tout ça, tu vas courir à la maison chercher une bouilloire d'eau bouillante, dit Billy.

Quand Jody revint avec la bouilloire fumante, Billy bouclait les courroies derrière la tête de Gabilan et ajustait étroitement la musette à son nez. Alors, par un petit trou ménagé dans le côté du sac, il versa l'eau bouillante sur le mélange. Le poney fit un écart en arrière, tandis qu'un nuage de vapeur épaisse s'élevait, mais ensuite les exhalaisons balsamiques lui montant par le nez pénétrèrent dans ses poumons et la vapeur subtile commença à dégager les voies nasales. Il respirait avec bruit. Ses jambes tremblèrent fébrilement et ses yeux se fermèrent pour se protéger du nuage piquant. Billy versa encore de l'eau et il continua à entretenir le dégagement de vapeur pendant quinze minutes. Enfin, il posa la bouilloire et retira la musette du nez de Gabilan. Le poney avait l'air mieux. Il respirait librement et ses yeux s'ouvraient plus

grands qu'auparavant.

— Tu vois comme ça lui fait du bien, dit Billy. Maintenant, on va le réenvelopper dans la couverture. Peut-être qu'il sera presque d'aplomb demain matin.

— Je resterai avec lui cette nuit, suggéra Jody.

— Non. Ne fais pas ça. J'apporterai mes couvertures ici et je les mettrai dans le foin. Tu pourras rester demain pour lui donner une inhalation, s'il en a besoin.

La nuit tombait quand ils rentrèrent à la maison pour souper. Jody ne se rendit même pas compte que quelqu'un d'autre avait donné à manger aux poulets et avait rempli le coffre à bois. Il dépassa la maison et monta jusqu'à la lisière sombre de la brousse et là il but de l'eau au baquet. La source était si froide que cela lui glaça la bouche et qu'un frisson lui parcourut tout le corps. Le ciel était encore clair au-dessus des collines. Il vit un faucon qui volait si haut que le soleil l'éclairait par en dessous et le faisait briller comme une étincelle. Deux merles lui donnaient la chasse dans le ciel, lançant des éclairs quand ils attaquaient leur ennemi. A l'ouest, les nuages s'amoncelaient pour une nouvelle pluie.

Le père de Jody ne dit pas un mot pendant que la famille soupait, mais après que Billy eut pris ses couvertures pour aller dormir dans la grange, Carl Tiflin fit un grand feu dans la cheminée et raconta des histoires. Il dit l'histoire de l'homme sauvage qui courait nu à travers le pays et avait une queue et des oreilles de cheval, et celle des lapins-chats de Moro Cojo qui bondissaient dans les arbres pour attraper les oiseaux. Il évoqua les fameux frères Maxwell qui avaient découvert un filon d'or et qui cachèrent leurs traces si soigneusement qu'ils furent incapables de le retrouver jamais.

Jody était assis les mains sous le menton ; sa bouche marchait nerveusement et son père s'aperçut petit à petit qu'il n'écoutait pas très attentivement.

— Ce n'est pas drôle ? demanda-t-il.

Jody rit poliment et dit :

— Si, m'sieu.

Son père fut alors irrité et vexé. Il ne raconta pas d'autre histoire. Au bout d'un moment, Jody prit une lanterne et alla à la grange. Billy Buck dormait dans le foin et, si ce n'est que sa respiration râlait un peu dans les poumons, le poney semblait beaucoup mieux. Jody resta un petit instant à passer ses doigts sur la robe rouge rugueuse, puis il ramassa la lanterne et retourna à la maison. Quand il fut au lit, sa mère entra dans sa chambre.

— As-tu assez de couvertures ? Ça commence à être l'hiver.

— Oui, m'dame.

— Alors, repose-toi bien cette nuit. – Elle était là indécise, hésitant à sortir. – Le poney ira bien, dit-elle.

\* \* \*

Jody était fatigué. Il s'endormit rapidement et ne se réveilla pas avant l'aurore. Le triangle sonna et Billy Buck arriva de la grange avant que Jody ait eu le temps de sortir de la maison.

— Comment va-t-il ? demanda Jody.

Toujours, Billy engloutissait son déjeuner.

— Pas mal. Je vais ouvrir cette grosseur ce matin. Après, il ira mieux peut-être.



Après le déjeuner, Billy sortit son meilleur couteau, un instrument pointu comme une aiguille. Il aiguisa la lame luisante un long moment sur une petite pierre à affûter. Il essaya mainte et mainte fois la pointe et le tranchant sur l'éminence calleuse de la base de son pouce et finalement il les essaya sur sa lèvre supérieure.

En se dirigeant vers la grange, Jody remarqua que l'herbe nouvelle avait levé et que le chaume se fondait de jour en jour parmi les nouvelles pousses vertes d'herbes folles. La matinée était froide et ensoleillée.

Dès qu'il vit le poney, Jody comprit qu'il allait plus mal. Ses yeux étaient fermés et scellés par du mucus desséché. Sa tête pendait si bas que son nez touchait presque la paille de sa litière. On entendait un faible râle à chaque, respiration, un râle profond, persévérant.

Billy souleva la tête affaiblie et fit une rapide incision avec son couteau. Jody vit le pus jaune s'écouler. Il maintint la tête en l'air, tandis que Billy épongeait la plaie avec un onguent léger à l'acide phénique.

— Maintenant, il va se trouver mieux, assura Billy. C'est ce poison jaune qui le rend malade.

Jody regarda Billy Buck d'un air incrédule.

— Il est terriblement malade.

\* \* \*

Billy réfléchit longtemps à ce qu'il allait dire. Il faillit se décider pour une assurance insouciante, mais il se reprit à temps.

— Oui, il est plutôt malade, dit-il enfin. J'en ai vu de plus bas qui se remettaient. S'il n'attrape pas une pneumonie, nous le tirerons de là. Reste avec lui. S'il va plus mal, tu pourras venir me chercher.

Longtemps après le départ de Billy, Jody resta près du poney, à le gratter derrière les oreilles. Le poney ne secouait pas la tête comme il faisait quand il était bien portant. Le râle de sa respiration devenait de plus en plus creux.

Doubletree Mutt vint regarder dans la grange en agitant sa grosse queue d'une manière provocante, mais Jody fut si exaspéré par son air de bonne santé agressive qu'il ramassa par terre une motte de terre noire durcie et la jeta délibérément sur lui. Doubletree Mutt se sauva en aboyant pour aller lécher sa patte meurtrie.

Au milieu de la matinée, Billy Buck revint et fit une nouvelle inhalation. Jody observa si l'état du poney s'améliorerait cette fois-ci comme la fois précédente. La respiration devint un peu moins pénible, mais il ne releva pas la tête.

Le samedi passa lentement. A la fin de l'après-midi Jody vint à la maison chercher sa literie et se prépara un endroit pour dormir dans le foin. Il ne demanda pas la permission. Il savait par la façon dont sa mère le regardait qu'elle le laisserait faire presque n'importe quoi. Cette nuit-là il laissa brûler une lanterne suspendue à un fil de fer au-dessus du box. Billy lui avait dit de frotter les jambes du poney de temps en temps.

A neuf heures le vent se leva et se mit à hurler autour de la grange. Et en dépit de ses soucis, Jody eut envie de dormir. Il s'enveloppa dans ses couvertures et s'endormit, mais les râles oppressés du poney résonnaient dans

ses rêves.



Et dans son sommeil il entendit un fracas qui continua jusqu'à ce qu'il s'éveillât. Le vent s'engouffrait dans la grange. Il sauta sur ses pieds et regarda au bout du passage entre les deux rangées de stalles. La porte de la grange s'était ouverte et le poney n'était plus là.

Il saisit la lanterne et sortit en courant dans la tourmente, et il vit Gabilan qui s'éloignait en se traînant faiblement dans l'obscurité, la tête basse, les pattes se mouvant lentement et mécaniquement. Quand Jody accourut et l'attrapa par le toupet, il se laissa ramener dans son box. Ses râles étaient plus bruyants et un fort sifflement sortait de ses naseaux. Jody ne dormit plus à partir de ce moment. Le sifflement de la respiration du poney se faisait plus violent et plus aigu.

Il fut heureux de voir Billy Buck arriver à l'aube. Billy regarda le poney un moment comme si c'était la première fois qu'il le voyait. Il tâta les oreilles et les flancs.

— Jody, dit-il, il faut que je fasse quelque chose que tu n'as pas besoin de voir. Cours à la maison un instant.

Jody le saisit violemment par l'avant-bras.

— Tu ne vas pas l'abattre ?

Billy lui tapota la main.

— Non. Je vais faire un petit trou dans sa trachée pour qu'il puisse respirer. Son nez est bouché. Quand il sera remis on mettra un petit bouton de cuivre dans le trou pour qu'il respire à travers.

Jody n'aurait pas pu s'éloigner même s'il l'avait voulu. C'était affreux de voir couper la peau rouge, mais infiniment moins horrible que de savoir qu'on la coupait et ne pas être là pour le voir.

— Je reste ici, dit-il douloureusement. Tu es sûr qu'il le faut ?

— Oui. Je suis sûr. Si tu restes, tu pourras tenir sa tête. Si ça ne te rend pas malade, c'est-à-dire.

Le beau couteau fut sorti de nouveau et fut de nouveau affûté avec un soin tout aussi scrupuleux que la première fois. Jody maintint la tête élevée et la gorge tendue, pendant que Billy tâtait çà et là pour trouver le bon endroit. Jody eut un sanglot quand la pointe brillante du couteau disparut dans la gorge. Le poney essaya faiblement de s'écarter, puis il resta tranquille, tremblant violemment. Un sang épais sortit, coula sur le couteau, le long de la main de Billy, dans la manche de sa chemise. La main carrée découpa avec sûreté un trou dans la chair, et le souffle de la respiration jaillit du trou, répandant une légère écume de sang. Avec l'afflux d'oxygène, le poney prit une vigueur soudaine. Il lança une ruade et essaya de reculer, mais Jody lui maintint la tête basse tandis que Billy tamponnait la nouvelle plaie avec de l'acide phénique. C'était du bon travail. Le sang cessa de couler et l'air était chassé du trou et y était aspiré régulièrement avec un léger bruit de gargouillement.

La pluie apportée par le vent de la nuit commença à tomber sur le toit de la grange. Puis le triangle sonna le petit déjeuner.

— Va déjeuner pendant que je le surveille, dit Billy. Il faut empêcher le

trou de se boucher.

Jody sortit lentement de la grange. Il était trop abattu pour raconter à Billy que le vent avait ouvert la porte de la grange et que le poney était sorti. Il sortit dans l'éclat humide du matin et se dirigea vers la maison en marchant dans la boue et en prenant un plaisir pervers à patauger dans chaque flaque. Sa mère le fit manger et lui mit des vêtements secs. Elle ne lui posa pas de questions. Elle semblait savoir qu'il ne pourrait répondre à aucune question. Mais quand il fut prêt à retourner à la grange, elle lui apporta une casserole de farine fumante.

— Donne-lui ça, dit-elle.

Mais Jody ne prit pas la casserole. Il dit :

— Il ne voudra rien manger, et il sortit en courant.

A la grange, Billy lui montra comment fixer une boule de coton à une baguette pour nettoyer le trou de respiration quand le mucus venait à l'obstruer.

Le père de Jody entra dans la grange et se tint avec eux devant le box. A la longue, il s'adressa au gamin.

— Ne ferais-tu pas mieux de venir avec moi ? Je vais en voiture de l'autre côté de la colline.

Jody secoua la tête.

— Tu ferais mieux de venir, et de laisser ça, insista son père.

Billy se tourna vers lui irrité :

— Laissez-le tranquille. Il est à lui ce poney, non ?

Carl Tiflin s'éloigna sans dire un mot de plus. Il était fortement blessé dans ses sentiments.

Toute la matinée, Jody tint la plaie ouverte pour laisser l'air entrer et sortir librement. A midi le poney se coucha, épuisé, sur le flanc en allongeant le nez.

Billy revint.

— Si tu dois rester avec lui cette nuit, tu ferais bien d’aller faire un petit somme, dit-il.

Jody quitta la grange d’un air absent. Le ciel s’était éclairci et avait pris une teinte bleue dure et pâle. Partout les oiseaux cherchaient les vers sortis à la surface du sol mouillé.

Jody alla à la lisière des broussailles et s’assit sur le bord du baquet moussu. Il regarda au-dessous de lui la maison, la vieille baraque et le cyprès sombre. Le lieu était familier mais bizarrement changé. Ce n’était plus le lieu lui-même mais un cadre pour les choses qui arrivaient. Un vent froid soufflait maintenant de l’est signifiant que la pluie était passée pour un instant. A ses pieds, Jody voyait les petits bras des herbes nouvelles étalées sur le sol. Dans la boue autour de la source il y avait des milliers de traces de cailles.

Doubletree Mutt arriva du jardin potager en marchant de côté, l’air confus, et Jody, se souvenant de la motte de terre qu’il lui avait lancée, passa son bras autour du cou du chien et l’embrassa sur son large museau. Doubletree Mutt resta assis sagement comme s’il comprenait qu’il se passait quelque événement solennel. Sa grosse queue frappait le sol gravement. Jody arracha du cou de Mutt une tique gonflée qu’il écrasa entre les ongles de ses pouces. C’était un objet répugnant. Il se lava les mains dans l’eau froide de la source.

L’agitation continue du vent mise à part, la ferme était très calme. Jody savait que sa mère ne dirait rien s’il ne rentrait pas pour déjeuner. Au bout d’un petit moment il retourna lentement vers la grange. Mutt se faufila dans sa niche et se mit à gémir doucement tout seul pendant longtemps.

\* \* \*

Billy Buck se leva de la caisse où il était assis et déposa le tampon de coton.

Le poney était toujours couché sur le flanc et la plaie de sa gorge aspirait et refoulait l'air comme un soufflet. Quand Jody vit comme le poil était sec et mort, il comprit finalement qu'il n'y avait plus d'espoir pour le poney. Il avait déjà vu ce poil mort à des chiens et à des vaches et c'était un signe certain. Il s'assit lourdement sur la caisse et abaissa la barrière du box. Longtemps il resta les yeux fixés sur la plaie mouvante puis il finit par s'assoupir et l'après-midi passa vite. Juste avant la nuit sa mère apporta une grosse assiettée de ragoût qu'elle lui laissa et repartit. Jody en mangea un peu et quand la nuit fut tombée, il installa la lanterne sur le sol près de la tête du poney de façon à pouvoir surveiller la plaie et la tenir ouverte. Et il s'assoupit de nouveau jusqu'à ce que la fraîcheur de la nuit le réveillât. Le vent soufflait avec rage, apportant avec lui le froid du nord. Jody alla chercher une couverture du lit qu'il avait installé dans le foin et s'en enveloppa. La respiration de Gabilan était enfin calme ; le trou de son cou remuait doucement. Les chouettes volaient dans le grenier à foin en chuintant, en quête de souris. Jody mit ses mains sur sa tête et s'endormit. Dans son sommeil, il eut conscience que le vent augmentait. Il l'entendait battre contre la grange.

Il faisait jour quand il se réveilla. La porte de la grange était large ouverte. Le poney n'était plus là. Il se leva d'un bond et courut dehors dans la lumière du matin.

Les traces du poulain étaient assez nettes, marquées dans la rosée semblable à du givre qui couvrait la jeune herbe, des traces fatiguées avec de petites traînées entre les empreintes des sabots. Elles se dirigeaient vers la brousse à mi-côte de la chaîne de collines. Jody se mit à courir en les suivant. Le soleil scintillait sur les morceaux de quartz blanc coupant qui sortaient du sol çà et là. Comme il suivait la piste bien visible, une ombre coupa son chemin devant lui. Il leva la tête et vit un cercle de busards noirs volant haut dont les lentes évolutions s'abaissaient peu à peu vers le sol. Les oiseaux majestueux disparurent bientôt derrière la crête. Jody se mit alors à courir

plus vite, talonné par la panique et la rage. La piste finit par pénétrer dans le fourré et suivit un chemin sinueux parmi les hauts buissons de sauge.

En arrivant au sommet de la crête, Jody était essoufflé. Il s'arrêta en soufflant bruyamment. Le sang battait à ses oreilles. Alors il vit ce qu'il cherchait. Au-dessous de lui, dans une des petites clairières de la brousse, le poney rouge était couché. De loin, Jody put voir les pattes qui s'agitaient lentement et convulsivement. Les busards étaient posés en cercle autour de lui, attendant l'instant de la mort qu'ils connaissent si bien.

Jody bondit en avant et dégringola la colline. Le sol mouillé amortissait ses pas et le fourré le cachait. Quand il arriva tout était fini. Le premier busard était posé sur la tête du poney et son bec venait de se redresser dégouttant du liquide noirâtre des yeux. Jody bondit au milieu du cercle comme un chat. La confrérie noire se leva comme un nuage, mais le gros busard qui se trouvait sur la tête s'y prit trop tard. Comme il sautillait pour prendre son vol, Jody l'attrapa par le bout de l'aile et le tira au sol ; l'oiseau était presque aussi grand que lui. L'aile restée libre s'écrasa sur son visage avec la force d'une massue mais il tint bon. Les serres s'enfoncèrent dans sa jambe et l'articulation de chacune des ailes frappa sa tête à coups redoublés. Jody, aveuglé, tâtonnait de sa main libre. Ses doigts trouvèrent le cou de l'oiseau qui se débattait. Les yeux rouges le regardèrent en face, calmes, sans peur, féroces ; la tête dénudée tourna de droite et de gauche. Puis le bec s'ouvrit et vomit un jet de liquide putréfié. Jody avança le genou et se laissa tomber sur le grand oiseau. Il maintint le cou au sol d'une main tandis que l'autre cherchait un morceau de quartz blanc coupant. Le premier coup brisa le bec sur le côté et un sang noir jaillit du coin tordu et parcheminé de la bouche. Jody frappa de nouveau et manqua.

Les yeux rouges sans peur le regardaient toujours, impersonnels, dénués d'effroi, détachés. Il frappa encore et encore, jusqu'à ce que le busard fût étendu mort, jusqu'à ce que sa tête ne fût plus qu'une pulpe rouge. Il continuait à frapper l'oiseau quand Billy Buck l'attira en arrière et le serra fortement pour contenir son tremblement.

Carl Tiflin essuya le sang de la figure de l'enfant avec un foulard rouge. Jody était maintenant pâle et calme. Son père poussa le busard du bout du pied.

— Jody, expliqua-t-il, ce n'est pas le busard qui a tué le poney. Tu ne sais pas ça ?

— Je le sais, dit Jody avec lassitude.

Ce fut Billy qui se mit en colère. Il avait soulevé Jody dans ses bras et s'apprêtait à le porter à la maison. Mais il se retourna vers Carl Tiflin.

— Bien sûr qu'il le sait, dit Billy avec fureur. Nom de Dieu ! tout de même, vous ne comprenez donc pas ce que ça lui fait ?





## LES GRANDES MONTAGNES

Dans la chaleur bourdonnante d'un après-midi de plein été, le petit Jody cherchait distraitement tout autour du ranch quelque chose à faire. Il était allé à la grange, avait lancé des pierres sur les nids d'hirondelles accrochés sous le rebord du toit jusqu'à ce que toutes les petites maisons de boue soient crevées et laissent échapper leur garniture de brins de paille et de plumes souillées. Alors, revenu à la maison du ranch il amorça un piège à rat avec du vieux fromage et le plaça à un endroit où Doubletree Mutt, le bon gros chien, se ferait pincer le nez. Ce n'était pas une impulsion de cruauté qui incitait

Jody à agir ainsi ; il était ennuyé par ce long après-midi de chaleur. Doubletree Mutt vint mettre son nez stupide dans le piège qui se referma dessus, poussa des cris d'agonie et se sauva en boitant, le museau en sang. Quel que fût l'endroit où il était blessé, Mutt boitait. C'était une habitude à lui. Un jour, quand il était jeune, il s'était pris dans un piège à coyote, et depuis il boitait toujours, même quand on le grondait.

Quand Mutt se mit à aboyer, la mère de Jody cria de l'intérieur de la maison :

— Jody ! cesse de torturer ce chien et trouve quelque chose à faire.



Jody se sentit alors honteux, aussi lança-t-il une pierre à Mutt. Puis il prit sa fronde toute chaude sous la véranda et se dirigea vers la lisière du fourré pour essayer de tuer un oiseau. C'était une bonne fronde, garnie d'élastiques, mais bien que Jody eût souvent tiré sur des oiseaux, il n'en avait jamais atteint un seul. Il monta à travers le potager en traînant ses pieds nus dans la poussière. En chemin il trouva le caillou idéal pour sa fronde, rond, légèrement aplati et assez lourd pour vaincre la résistance de l'air. Il le disposa dans la poche de cuir de son arme et reprit son chemin vers le fourré. Ses yeux se rapetissèrent, sa bouche se mit à se mouvoir activement ; pour la première fois de l'après-midi il était attentif. Dans l'ombre des broussailles de sauge, les petits oiseaux s'affairaient ; ils grattaient les feuilles, volaient quelques mètres plus loin sans repos et grattaient encore. Jody tendit les

élastiques de sa fronde et avança avec précaution. Une petite grive s'immobilisa, le regarda, et s'accroupit, prête à s'envoler. Jody s'approcha de biais, déplaçant lentement un pied après l'autre. Quand il fut à six mètres, il leva prudemment sa fronde et visa. Le caillou siffla ; la grive, en s'envolant, rencontra en plein la pierre. Et le petit oiseau s'abattit, la tête fracassée. Jody courut la ramasser.

— Ah ! je t'ai eu, dit-il.

L'oiseau paraissait beaucoup plus petit mort que vivant. Jody ressentit une petite douleur sournoise à l'estomac ; alors il sortit son couteau de poche et coupa la tête de l'oiseau. Puis il le vida et le pluma ; et finalement il jeta le tout dans le fourré. Il se souciait peu de l'oiseau et de sa vie, mais il savait ce que les grandes personnes auraient dit si elles l'avaient vu le tuer ; il avait honte en raison de leur opinion virtuelle. Il décida d'oublier tout cela aussi vite que possible et de ne jamais y faire allusion.

Les collines étaient desséchées en cette saison et les herbes sauvages étaient dorées, mais, à l'endroit où débordait le baquet rond rempli par le tuyau de la source, il y avait une traînée de belle herbe verte, profonde, fraîche, moite. Jody but au baquet moussu et lava ses mains souillées du sang de l'oiseau dans l'eau froide. Puis il s'étendit sur le dos dans l'herbe et considéra les nuages bouffis. En fermant un œil pour supprimer la perspective, il les fit descendre si près qu'il pouvait les atteindre en levant le doigt. Il aidait le vent doux à les pousser dans le ciel ; il lui semblait qu'avec son aide ils couraient plus vite. Il y avait un gros nuage blanc qu'il chassa jusqu'à la cime des montagnes derrière lesquelles il le fit disparaître en appuyant fortement dessus. Jody se demanda ce que le nuage voyait maintenant de l'autre côté. Il s'assit pour mieux voir l'endroit où les grandes montagnes s'entassaient, de plus en plus sombres et sauvages jusqu'au point où elles se terminaient par une crête déchiquetée, très haut vers l'ouest. Montagnes étranges et secrètes ; il se rappela le peu qu'il savait d'elles.

— Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ? demanda-t-il un jour à son père.

— D'autres montagnes, je pense. Pourquoi ?

— Et de l'autre côté des autres montagnes ?

— D'autres montagnes. Pourquoi ?

— Et toujours d'autres montagnes derrière ?

— Ma foi, non. On finit par arriver à l'océan.

— Mais qu'est-ce qu'il y a dans les montagnes ?

— Rien que des précipices, des broussailles, des rochers, la sécheresse.

— Tu y as déjà été ?

— Non.

— Est-ce que quelqu'un y a déjà été ?

— Quelques gens, je pense. C'est dangereux, avec les précipices et tout ça. Tiens, j'ai lu qu'il y avait plus de territoires inexplorés dans les montagnes du comté de Monterey que n'importe où aux Etats-Unis.

Son père semblait fier qu'il en fût ainsi.

— Et à la fin, l'océan ?

— A la fin, l'océan.

— Mais, insista l'enfant, mais entre les deux ? Personne ne sait ?

— Oh ! il y a quelques gens qui savent, je pense. Mais il n'y a rien à y trouver. Et pas beaucoup d'eau. Rien que des rochers, des précipices et des épines. Pourquoi ?

— Ça serait bien d'y aller.

— Pour quoi faire ? Il n'y a rien là-haut.

Jody savait qu'il y avait quelque chose là-haut, quelque chose de secret et de mystérieux.

Il sentait en lui-même qu'il en était ainsi. Il dit à sa mère :

— Tu sais ce qu’il y a dans les grosses montagnes ?

Elle le regarda puis se tourna vers la chaîne sauvage et dit :

— Il n’y a que l’ours, je pense.

— Quel ours ?

— Eh bien, celui qui était monté dans la montagne pour voir ce qu’il pourrait voir.

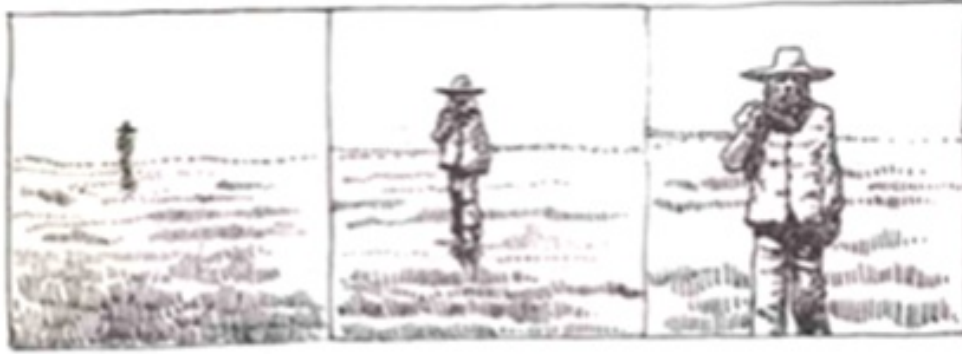
Jody questionna Billy Buck, le valet de ferme, sur la possibilité d’anciennes cités perdues dans les montagnes, mais Billy fut de l’avis du père de Jody.

— C’est pas probable, dit Billy. Y aurait rien à manger, à moins que ce ne soit habité par une race de gens qui mangent des cailloux.

Ce furent là tous les renseignements que Jody put jamais obtenir et cela lui rendit les montagnes plus chères et plus terrifiantes. Il pensait souvent aux chaînes succédant aux chaînes sur d’innombrables kilomètres, jusqu’au point où on arrivait enfin à la mer. Quand les pics étaient roses le matin, ils l’invitaient parmi eux ; et quand le soleil avait disparu derrière la crête, le soir, et que les montagnes n’étaient plus qu’un désespoir violacé, Jody avait peur d’elles ; elles étaient alors si impersonnelles et si distantes que leur imperturbabilité même était une menace. Jody tourna la tête vers les montagnes de l’est, les Galipans ; c’étaient de gentilles montagnes avec des ranchs dans les creux et des pins sur les crêtes. Des gens habitaient là et des batailles avaient été livrées aux Mexicains sur les versants. Il regarda un instant les Grandes et frémit un peu du contraste. Au-dessous de lui, la cuvette où s’abritait son ranch, au pied de la colline, était ensoleillée et sûre. La maison étincelait de lumière blanche et la grange était brune et chaude. Les vaches rousses paissaient sur la colline voisine en s’avançant lentement vers le nord. Même le cyprès sombre à côté de la baraque paraissait familier et sûr. Les poulets grattaient la poussière de la cour de ferme avec de rapides petits pas de valse.

\* \* \*

A ce moment, une forme mouvante attira les yeux de Jody. Un homme franchissait à pas lents le sommet de la colline sur la route venant de Salinas, et il se dirigeait vers la maison. Jody se leva et descendit aussi vers la maison, car s'il venait quelqu'un il voulait être là pour le voir. Jody était déjà à la maison que l'homme n'était encore qu'à moitié chemin sur la route, un homme maigre, très droit d'épaules. Jody n'aurait pu reconnaître qu'il était vieux n'eût été le fait que ses talons frappaient le sol avec des saccades brusques. Quand il fut plus près, Jody vit qu'il était vêtu d'un pantalon et d'une veste en serge bleue. Il portait des chaussures grossières et un vieux chapeau Stetson à bords plats. Il avait sur l'épaule un sac de jute bourré jusqu'au bord. Au bout de quelques instants il s'était suffisamment approché, de son pas traînant, pour qu'on pût voir son visage. Ce visage était bruni comme du bœuf séché. Sa moustache, d'un blanc bleuâtre à côté de la peau foncée, retombait sur sa bouche, et ses cheveux, blancs également, recouvraient sa nuque. La peau de sa figure s'était ratatinée sur l'ossature si bien qu'elle dessinait le contour des os sans aucune trace de chair et qu'elle faisait paraître le nez tranchant et fragile. Les yeux étaient grands, profonds, sombres, sous des paupières très tendues. Les iris et les pupilles ne faisaient qu'un, très noirs, tandis que le blanc des yeux était brun. Il n'y avait pas une seule ride sur le visage. Ce vieillard portait une veste de serge bleue qu'il avait boutonnée jusqu'au cou par des boutons de cuivre, comme font toujours ceux qui n'ont pas de chemise. Des manches, sortaient des poignets robustes et osseux, et des mains noueuses et dures comme des branches de pêcher. Les ongles étaient plats, courts et luisants.



Le vieillard s'approcha de la barrière et déposa son sac à terre quand il se trouva vis-à-vis de Jody. Ses lèvres s'agitèrent légèrement et une petite voix impersonnelle en sortit.

— Tu habites ici ?

Jody était intimidé. Il se retourna pour regarder vers la maison, puis vers la grange où se trouvaient son père et Billy Buck.

— Oui, dit-il en ne voyant venir de secours d'aucune des deux directions.

— Je suis revenu, dit le vieillard. Je suis Gitano et je suis revenu.

Jody ne pouvait pas endosser une si grande responsabilité. Il fit brusquement demi-tour et courut chercher du secours à la maison ; le panneau grillagé claqua derrière lui. Sa mère était dans la cuisine en train de déboucher les trous d'une passoire avec une épingle à cheveux et elle se mordait la lèvre inférieure d'un air absorbé.

— C'est un vieux bonhomme, cria Jody excité. C'est un vieux paisano qui dit qu'il est revenu.

Sa mère posa la passoire et piqua l'épingle à cheveux derrière la planche de l'évier.



— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-elle patiemment.

— Il y a un vieux bonhomme dehors. Viens.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il veut ?

Elle dénoua les cordons de son tablier et lissa ses cheveux de ses doigts.

— Je ne sais pas. Il est venu à pied.

Sa mère arrangea sa robe et sortit ; et Jody la suivit. Gitano n'avait pas bougé.

— Vous désirez ? demanda M<sup>me</sup> Tiflin.

Gitano ôta son vieux chapeau noir et le tint devant lui à deux mains. Il répéta :

— Je suis Gitano et je suis revenu.



— Revenu ? Où ça ?

Tout le corps bien droit de Gitano s'inclina légèrement en avant. Sa main droite désigna le cercle des collines, les champs en pente et les montagnes et revint se poser sur le chapeau.

— Revenu au rancho. Je suis né ici et mon père aussi.

— Ici ? demanda-t-elle. La maison n'est pas vieille.

— Non, là, dit-il en montrant la crête à l'ouest. Là-bas, de l'autre côté, dans une maison qui n'y est plus.

Elle comprit enfin.

— Le vieil adobe qui est presque entièrement éboulé, vous voulez dire ?

— Oui, señora. Quand le rancho a été abandonné, on n'a plus mis de chaux sur l'adobe, alors l'eau des pluies a tout emporté.

La mère de Jody resta silencieuse un instant et de curieuses pensées nostalgiques parcoururent son esprit, mais elle s'en débarrassa rapidement.

— Et qu'est-ce que vous désirez ici maintenant, Gitano ?

— Je veux rester ici, dit-il calmement, jusqu'à ma mort.

— Mais nous n'avons pas besoin de journalier ici.

— Je ne peux plus travailler bien fort, señora. Je peux traire une vache, donner à manger aux poulets, couper un peu de bois, c'est tout. Je veux rester ici. — Il désigna le sac posé à terre, à côté de lui. — Voilà mes affaires.

Elle se tourna vers Jody.

— Cours à la grange appeler ton père.

Jody se précipita et revint suivi de Carl Tiflin et de Billy Buck. Le vieillard était toujours debout comme auparavant, mais il s'était maintenant détendu. Son corps entier s'était affaissé et prenait un repos anticipé.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Carl Tiflin. Pourquoi Jody est-il si excité ?

M<sup>me</sup> Tiflin désigna le vieillard d'un geste.

— Il voudrait rester ici. Il voudrait faire des petits travaux pour rester ici.

— Oh ! on ne peut pas le prendre. Nous n'avons besoin de personne en plus. Il est trop vieux. Billy fait l'affaire tout seul.

Ils avaient parlé en l'ignorant comme s'il n'existait pas, mais voilà que subitement ils hésitèrent tous deux et regardèrent Gitano, gênés.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je suis trop vieux pour travailler. Je reviens là où je suis né.

— Vous n’êtes pas né ici, dit Carl d’un ton coupant.

— Non. Dans l’adobe derrière la colline. Ça ne faisait qu’un seul rancho avant votre arrivée.

— Dans la maison de boue qui est toute fondue ?

— Oui. Moi et mon père. Je veux rester ici maintenant, dans le rancho.

— Je vous dis que vous n’y resterez pas, dit Carl avec colère. Je n’ai pas besoin d’un vieillard. Le ranch n’est pas grand. Je ne peux pas m’offrir le luxe de nourrir un vieillard et de payer ses notes de médecin. Vous devez avoir des parents et des amis. Allez les trouver. C’est de la mendicité de venir chez des étrangers.

— Je suis né ici, dit Gitano patient et inflexible.

Carl Tiflin n’aimait pas se montrer cruel, mais il sentit qu’il le fallait.

— Vous pouvez manger ici ce soir, dit-il. Vous pouvez coucher dans la petite chambre de l’ancien dortoir. On vous donnera votre petit déjeuner demain matin et après il faudra filer. Allez trouver vos amis. Ne venez pas mourir chez des étrangers.

Gitano remit son chapeau et se baissa pour ramasser le sac.

— C’est mes affaires, dit-il.

Carl lui tourna le dos.

— Venez, Billy, nous allons finir à la grange. Jody, montre-lui la petite chambre de la baraque.

Il retourna à la grange avec Billy. M<sup>me</sup> Tiflin rentra dans la maison en disant par-dessus son épaule :

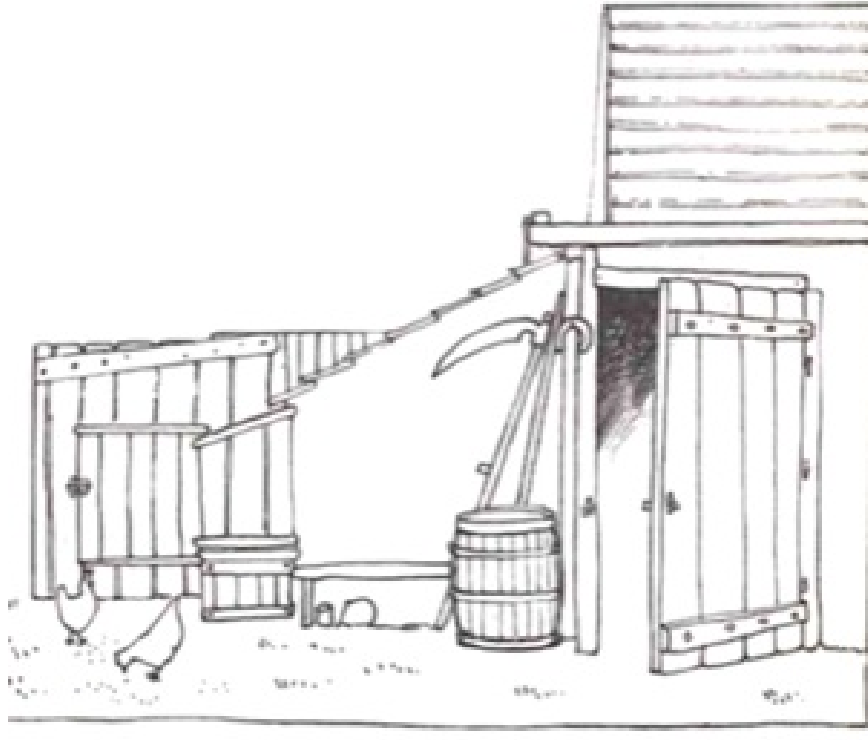
— Je vais vous envoyer des couvertures.

Gitano regarda Jody d’un air interrogateur.

— Je vais vous montrer où c’est, dit Jody.

Il y avait une couchette garnie d'une paille de cosses, une caisse à pommes servant de support à une lanterne en fer-blanc et un rocking-chair sans dossier dans la petite chambre de la baraque. Gitano posa soigneusement son sac sur le plancher et s'assit sur le lit Jody se tenait timidement au milieu de la pièce, hésitant à s'en aller. Il finit par dire :

— Est-ce que vous venez des Grandes Montagnes ?



Gitano secoua lentement la tête :

— Non, je travaillais dans la vallée de Salinas.

Ses pensées de l'après-midi ne voulaient pas laisser Jody tranquille.

— Est-ce que vous êtes jamais allé dans les Grandes Montagnes, là-bas ?

Les vieux yeux sombres devinrent fixes et leur lumière se tourna vers l'intérieur, sur les années passées qui vivaient dans la tête de Gitano.

— Une fois... quand j'étais petit. Je suis allé avec mon père.

— Très loin, en pleine montagne ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il y avait là-bas ? s'écria Jody. Vous avez vu des gens, vu des maisons ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce qu'il y avait ?

Les yeux de Gitano restaient tournés vers l'intérieur. Une petite ride se fronça entre ses sourcils.

— Qu'est-ce que vous avez vu là-bas ? répéta Jody.

— Je ne sais pas, dit Gitano. Je ne me rappelle pas.

— C'était terrifiant et sec ?

— Je ne me rappelle pas.

Dans son excitation, Jody avait perdu sa timidité.

— Vous ne vous rappelez rien du tout de ça ?

La bouche de Gitano s'ouvrit pour prononcer un mot et resta ouverte pendant que son esprit cherchait ce mot.

— Je crois que c'était calme... Je crois que c'était bien.

Les yeux de Gitano semblèrent avoir retrouvé quelque chose dans les années passées, car ils s'adoucirent et un léger sourire parut passer en eux et repartir.

— Vous n'êtes jamais retourné dans les montagnes après ? insista Jody.

— Non.

— Vous n'en avez jamais eu envie ?

Mais le visage de Gitano se fit impatient.

— Non, dit-il, sur un ton qui faisait entendre à Jody qu'il ne désirait plus parler de cela.

Le gamin était retenu par une curieuse fascination. Il ne voulait pas quitter Gitano. Sa timidité le reprit.

Gitano se leva, mit son chapeau et se disposa à le suivre.

C'était maintenant presque le soir. Ils s'arrêtèrent près de l'abreuvoir tandis que les chevaux descendaient nonchalamment des flancs de la colline pour boire comme chaque soir. Gitano posa ses grosses mains tordues sur la barre supérieure de la clôture. Cinq chevaux descendirent boire puis ils restèrent là à mordiller la boue ou à se frotter les flancs contre le bois poli de la barrière. Bien après qu'ils eurent fini de boire, un vieux cheval apparut au faite de la colline et descendit péniblement. Il avait de longues dents jaunes ; ses sabots étaient plats et tranchants comme des épées, ses côtes et ses hanches perçaient sous la peau. Il vint en clopinant jusqu'à l'abreuvoir et but avec un grand bruit de succion.

— C'est le vieux Easter, expliqua Jody. C'est le premier cheval que mon père ait jamais eu. Il a trente ans.

Il regarda Gitano dans les yeux dans l'attente d'une réponse.

— Plus bon à rien, dit Gitano.

Le père de Jody et Billy Buck venant de la grange passèrent près d'eux.

— Trop vieux pour travailler, reprit Gitano. Que manger et bientôt mort.

Carl Tiflin saisit ces derniers mots. Il avait horreur de sa brutalité envers le vieux Gitano, aussi redevint-il brutal.

— C'est un crime de ne pas abattre Easter, dit-il. Ça lui éviterait une quantité de douleurs et de rhumatismes.

Il regarda Gitano à la dérobée pour voir s'il remarquait l'allusion, mais les grosses mains osseuses ne bougèrent pas et les yeux sombres ne quittèrent pas le cheval.



— Les vieux devraient être tirés de leur misère, continua le père de Jody. Un coup de fusil, un grand bruit, une grande douleur dans la tête peut-être, et c'est tout. Ça vaut mieux que l'ankylose et le mal aux dents.

Billy Buck intervint.

— Ils ont le droit de se reposer après qu'ils ont travaillé toute leur vie. Peut-être qu'ils ne demandent qu'à se promener un peu.

Carl n'avait pas cessé de regarder le cheval efflanqué.

— On ne peut plus imaginer maintenant l'allure qu'avait Easter, dit-il doucement. Encolure haute, poitrail profond, corps bien fait. Il sautait un obstacle de cinq barres d'un seul élan. J'ai gagné une course de plat avec lui quand j'avais quinze ans. J'aurais pu en tirer deux cents dollars quand j'aurais voulu. Vous ne pouvez pas savoir comme il était joli.

Il se reprit car il avait horreur des attendrissements.

— Mais maintenant on devrait l'abattre, dit-il.

— Il a le droit de se reposer, insista Billy Buck.

Le père de Jody eut une idée facétieuse. Il se tourna vers Gitano.

— Si les œufs au jambon poussaient sur les coteaux je vous mettrais au pacage aussi, dit-il. Mais je ne peux pas me permettre de vous faire pacager dans ma cuisine.

Il en riait encore en se dirigeant avec Billy Buck vers la maison.

— Ça serait une bonne chose pour nous tous si les œufs au jambon poussaient sur les coteaux.

Jody savait que son père scrutait Gitano pour trouver où le blesser. Il avait lui-même été souvent scruté ainsi. Son père connaissait chaque point du gamin où un mot pouvait l'ulcérer.

— C'était seulement pour parler, dit Jody. Il n'était pas sérieux en disant qu'il fallait abattre Easter. Il aime bien Easter. C'est le premier cheval qui lui ait appartenu.

Le soleil plongea derrière les hautes montagnes pendant qu'ils étaient là et le ranch devint muet. Gitano sembla plus à son aise avec la nuit. Il fit avec ses lèvres un curieux son aigu et il allongea une main au-dessus de la barrière. Le vieil Easter s'approcha de lui tout raide et Gitano caressa l'encolure maigre sous la crinière.

— Vous l'aimez bien ? demanda doucement Jody.

— Oui... mais il n'est plus foutu de rien faire.

Le triangle sonna à la maison de ranch.

— C'est le souper, s'écria Jody. Venez souper.

Comme ils allaient vers la maison, Jody remarqua de nouveau que le corps de Gitano était aussi droit que celui d'un jeune homme. Ce n'était que par le caractère saccadé de ses mouvements et par sa façon de traîner les talons qu'on pouvait voir qu'il était vieux.

Les dindons s'envolaient lourdement pour se percher sur les branches basses du cyprès près de la baraque. Un chat de ferme gras au poil luisant traversa la route en emportant un rat si gros que sa queue traînait sur le sol. Sur les coteaux, les cailles continuaient à lancer leur appel clair avant de boire.

Jody et Gitano arrivèrent par l'escalier de derrière et M<sup>me</sup> Tiflin les regarda à travers la porte grillagée.

— Cours vite, Jody. Venez souper, Gitano.

Carl et Billy Buck avaient commencé à manger à la longue table recouverte d'une toile cirée. Jody se glissa sur sa chaise sans la bouger, mais Gitano resta debout le chapeau à la main jusqu'au moment où Carl, levant les yeux, lui dit :

— Asseyez-vous, asseyez-vous. Vous feriez aussi bien de vous remplir le ventre avant de repartir.

Carl avait peur de s'attendrir et de permettre au vieux de rester, aussi ne cessait-il de se rappeler à lui-même que c'était impossible.

Gitano posa son chapeau par terre et s'assit avec défiance. Il n'allongea pas la main pour se servir. Carl dut lui passer les plats.

— Tenez, remplissez-vous.

Gitano se mit à manger très lentement ; il coupait sa viande en petits morceaux et arrangeait de petits tas de purée de pommes de terre dans son assiette.

La situation ne cessait pas d'embarrasser Carl Tiflin.

— Vous n'avez pas de parents quelconques dans la région ? demanda-t-il.

Gitano répondit avec quelque fierté :

— Mon beau-frère est à Monterey. J'ai aussi des cousins là-bas.

— Bon, vous pouvez aller y habiter, alors.

— Je suis né ici, dit Gitano avec une douce obstination.

La mère de Jody apporta de la cuisine un grand saladier de pudding de tapioca.

Carl s'adressa à elle en riant :

— Je ne t'ai pas raconté ce que je lui ai dit ? Je lui ai dit que si les œufs au jambon poussaient sur les coteaux je le mettrais à pacager, comme le vieux Easter.

Gitano regardait son assiette sans broncher.

— C'est dommage qu'il ne puisse pas rester, dit M<sup>me</sup> Tiflin.

— Toi, ne commence pas, dit Carl d'un ton sec.

Quand ils eurent fini de manger, Carl, Billy Buck et Jody allèrent dans le salon pour s'asseoir un moment, mais le vieux Gitano, sans un mot d'adieu ni de remerciement, traversa la cuisine et sortit par la porte de derrière. Jody s'assit en regardant son père à la dérobée. Il savait combien son père se sentait honteux.

— Le pays est plein de ces vieux paisanos, dit Carl à Billy Buck.

— C'est des hommes rudement solides, plaida Billy. Ils travaillent bien plus vieux que les Blancs. J'en ai vu un qui avait cent cinq ans et qui montait encore à cheval. Vous ne voyez pas un Blanc de l'âge de Gitano faire quarante ou cinquante kilomètres à pied.

— Oh ! ils sont durs, ça c'est vrai, reconnut Carl. Dites donc, vous prenez aussi sa défense ? Ecoutez, Billy, expliqua-t-il, j'ai assez de mal à empêcher la Banque d'Italie de me prendre le ranch sans avoir quelqu'un de plus à nourrir. Vous le savez bien, Billy.

— Bien sûr que je le sais, dit Billy. Si vous étiez riche ça ne serait plus pareil.

— C'est exact, et ce n'est pas comme s'il n'avait pas de parents chez qui aller. Un beau-frère et des cousins à Monterey. Pourquoi est-ce que je me ferais du mauvais sang pour lui ?

Jody écoutait sagement assis et il lui sembla entendre la voix douce de Gitano et son irréfutable : « Mais je suis né ici. » Gitano était mystérieux comme les montagnes. Il y avait des chaînes de montagnes aussi loin qu'on pouvait voir, mais derrière la dernière chaîne entassée contre le ciel il y avait un grand pays inconnu. Et Gitano n'était qu'un vieillard avant qu'on ne rencontre ses yeux noirs et éteints. Mais derrière ces yeux-là, il y avait une chose inconnue. Il n'en disait jamais assez long pour qu'on puisse deviner ce

qu'il y avait à l'intérieur, derrière ces yeux. Jody se sentit irrésistiblement attiré vers la baraque. Il se glissa de sa chaise pendant que son père parlait et sortit sans bruit.

La nuit était très sombre et les bruits du lointain arrivaient distinctement. Les sonnailles d'un attelage transportant des troncs d'arbres tintaient très loin derrière la colline sur la route régionale. Jody trouva son chemin à travers la cour obscure. Il voyait une lumière à la fenêtre de la petite chambre de la baraque. Comme la nuit était discrète, il s'approcha sans bruit de la fenêtre et jeta un regard à l'intérieur. Gitano était assis dans le rocking-chair le dos tourné à la fenêtre. Son bras droit allait et venait lentement devant lui. Jody poussa la porte et entra. Gitano sursauta et, saisissant un morceau de peau de daim, il essaya d'en recouvrir l'objet qu'il tenait sur ses genoux mais la peau de daim glissa. Jody resta bouleversé à la vue de ce que Gitano tenait dans sa main, une admirable épée effilée avec une garde dorée. La lame était comme un mince rayon de lumière sombre. La garde était ajourée de ciselures compliquées.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jody.

Gitano se contenta de le regarder avec ressentiment et il ramassa la peau de daim et en enveloppa étroitement la superbe lame.

Jody avança la main :

— Je peux voir ?

Les yeux de Gitano montrèrent une sourde irritation et il secoua la tête.

— Où l'avez-vous eue ? D'où vient-elle ?

Alors Gitano le regarda profondément, d'un air méditatif.

— Elle vient de mon père.

— Alors, où l'a-t-il trouvée ?

Gitano regarda la forme allongée enveloppée dans la peau de daim qu'il tenait dans sa main.

— Je ne sais pas.

— Il ne vous l'a jamais dit ?

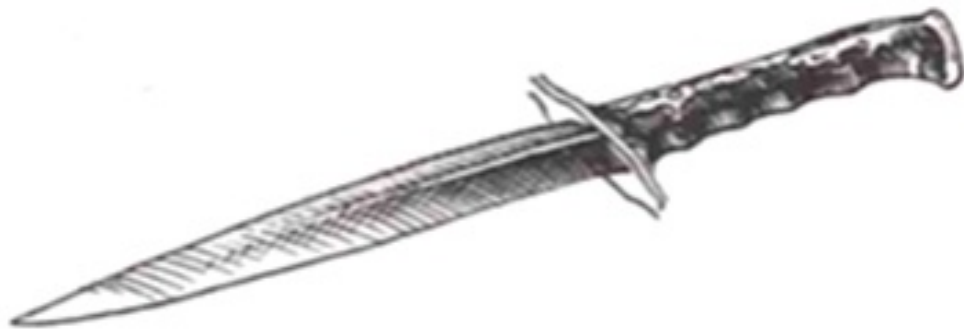
— Non.

— Qu'est-ce que vous en faites ?

Gitano parut légèrement surpris.

— Rien. Je la garde simplement.

— Je peux encore la voir ?



Le vieillard découvrit lentement la lame étincelante et y fit un instant jouer la lumière de la lampe. Puis il l'enveloppa de nouveau.

— Va-t'en maintenant. Je veux me coucher.

Il souffla la lampe presque avant que Jody eût fermé la porte.

En retournant à la maison, il y avait une chose que Jody savait avec plus de vivacité que tout ce qu'il avait pu savoir jusque-là. Il ne devait parler à personne de l'épée. Ce serait une chose effrayante d'en parler à quelqu'un, car cela détruirait la structure fragile d'une vérité. C'était une vérité qui pouvait tomber en pièces si elle était partagée.

En traversant la cour obscure Jody croisa Billy Buck.

— Ils se demandaient où tu étais, dit Billy.

Jody se glissa dans le salon et son père lui demanda :

— Où as-tu été ?

— Je suis juste sorti pour voir si y avait pas un rat de pris dans mon piège.

— Il est l'heure d'aller te coucher, dit son père.

\* \* \*

Jody fut le premier à la table du petit déjeuner le lendemain matin. Puis son père et enfin Billy Buck. M<sup>me</sup> Tiflin regarda de la cuisine.

— Où est le vieux, Billy ? demanda-t-elle.

— Je pense qu'il est allé se promener, dit Billy. J'ai regardé dans sa chambre et il n'y était pas.

— Peut-être qu'il est parti de bonne heure pour Monterey, dit Carl. Ça fait une longue marche.

— Non, expliqua Billy. Son sac est dans la petite chambre.

Après le déjeuner Jody alla à la baraque. Des mouches passaient comme un trait dans le soleil. Le ranch paraissait spécialement calme ce matin-là. Quand il fut certain que personne ne le voyait, Jody entra dans la petite chambre et regarda dans le sac de Gitano. Il y trouva un sous-vêtement long de rechange, un pantalon de coutil de rechange et trois paires de chaussettes usées. Il n'y avait rien d'autre dans le sac. Un sentiment aigre de solitude s'abattit sur Jody. Il revint lentement vers la maison. Son père parlait à M<sup>me</sup> Tiflin sous la véranda.

— Je crois que le vieil Easter a fini par mourir, dit-il. Je ne l'ai pas vu descendre à l'abreuvoir avec les autres chevaux.

Au milieu de la matinée, Jess Taylor, du ranch de la crête, arriva à cheval.

— Dites donc, Carl, vous n'avez pas vendu votre vieux sac à asticots gris, par hasard ?

— Non, bien sûr que non. Pourquoi ?

— Eh bien, dit Jess, je suis sorti ce matin de bonne heure et j'ai vu une drôle de chose. J'ai vu un vieux bonhomme sur un vieux cheval, pas de selle, rien qu'un bout de corde comme bride. Il ne suivait pas précisément la route. Il coupait droit à travers la brousse. Je crois qu'il avait un fusil. Du moins j'ai vu quelque chose briller dans sa main.

— C'est le vieux Gitano dit Carl Tiflin. Je vais voir s'il me manque un fusil.

Il entra dans la maison une seconde.

— Non, tous là. De quel côté est-ce qu'il se dirigeait, Jess ?

— Eh bien, c'est ça qui est drôle. Il se dirigeait tout droit vers les montagnes.

Carl se mit à rire.

— Ils ne sont jamais trop vieux pour voler, dit-il. Je pense qu'il a tout simplement volé le vieil Easter.

— Vous voulez le poursuivre, Carl ?

— Bon Dieu, non, alors, ça m'évite d'enterrer ce cheval. Je me demande où il a trouvé le fusil. Je me demande ce qu'il va chercher là-haut.

Jody traversa le potager pour gagner la lisière de la brousse. Il se couvrit les yeux de ses bras croisés et resta couché là un long moment, et il était plein d'une douleur indicible.







## LA PROMESSE

Par un après-midi de printemps, le petit Jody suivait d'un pas martial la route bordée de broussailles pour retourner au ranch de son père. Cognant du genou contre le seau à saindoux en métal doré dont il se servait pour emporter son déjeuner à l'école, il obtenait ainsi une excellente grosse caisse tandis que sa langue battant allègrement contre ses dents lui fournissait les tambours et au besoin les trompettes. Quelque part, en arrière, les autres membres de l'escouade qui revenaient de l'école d'une allure si pimpante avaient tourné dans divers petits canons pour suivre les chemins de terre qui les ramenaient chacun à son ranch. Maintenant Jody marchait en apparence tout seul, levant haut les genoux et tapant du pied ; mais derrière lui il y avait une armée fantôme avec de grands drapeaux et des sabres, silencieuse mais sanguinaire.

Le printemps colorait l'après-midi de vert et d'or. Sous les branches étalées des chênes, il poussait des plantes longues et pâles et sur les collines les herbages étaient tendres et fournis. Les buissons de sauge faisaient scintiller leurs jeunes feuilles argentées et les chênes portaient des capuchons

d'un vert doré. Sur les collines flottait une odeur si verte que les chevaux dans la plaine galopèrent follement, puis s'arrêtaient brusquement ; les agneaux étonnés, et même les vieux moutons, sautaient en l'air inopinément et retombaient sur leurs pattes raides, et ils se remettaient à brouter ; les jeunes veaux lourdauds se cognaient la tête l'un contre l'autre, reculaient et se cognaient de nouveau.



Lorsque l'armée grise et silencieuse menée par Jody passait devant elles, les bêtes cessaient de manger ou de jouer et la regardaient défilier.

Soudain Jody s'arrêta. L'armée grise fit halte, déconcertée et mal à l'aise. Jody se mit à genoux. L'armée resta un moment en longs rangs inquiets, puis, avec un léger soupir de regret, elle s'éleva en un impalpable brouillard gris et s'évanouit. Jody avait vu la couronne épineuse d'un crapaud cornu remuer sous la poussière de la route. Sa main crasseuse s'avança pour saisir l'auréole pointue qu'il serra ferme tandis que le petit animal se débattait. Puis Jody retourna le crapaud, montrant son ventre d'or pâle. D'un index plein de douceur il frotta la gorge et la poitrine jusqu'au moment où le crapaud se détendit, ferma les yeux et reposa alangui et endormi.

Jody ouvrit son seau à déjeuner et y déposa son premier gibier. Il se remit

en route, les genoux légèrement pliés, les épaules courbées ; ses pieds nus étaient prudents et silencieux. Dans sa main droite il tenait une longue carabine grise. La brousse le long de la route s'agitait sans relâche sous une population nouvelle et imprévue de tigres gris et d'ours gris. La chasse fut fructueuse, car lorsque Jody atteignit l'embranchement de route où la boîte aux lettres était accrochée à un poteau, il avait capturé deux crapauds cornus de plus, quatre petits lézards d'herbe, un serpent bleu, seize sauterelles à ailes jaunes et une salamandre brune sous un rocher. Tout cet assortiment grouillait misérablement contre la paroi du récipient de fer-blanc.

A l'embranchement de la route, la carabine s'évapora et les tigres et les ours des coteaux fondirent. Même les créatures humides mal à leur aise dans le seau à déjeuner cessèrent d'exister, car le petit drapeau rouge de métal levé sur la boîte aux lettres signifiait qu'il y avait du courrier à l'intérieur. Jody posa son récipient par terre et ouvrit la boîte aux lettres. Il y avait un catalogue de Montgomery Ward et un exemplaire du Salinas Weekly Journal. Il claqua la porte de la boîte, ramassa son seau, grimpa la côte au trot et redescendit dans la cuvette où se trouvait le ranch. Il passa en courant devant la grange, puis devant l'emplacement de la vieille meule de foin, la baraque et le cyprès. Il ouvrit d'une poussée le panneau grillagé de la porte d'entrée de la maison de ranch, en appelant :

— M'dame, m'dame, y a un catalogue !

Mme Tiflin était dans la cuisine, occupée à verser à la cuiller le lait caillé dans un sac de coton. Elle abandonna son ouvrage et se rinça les mains au robinet.

— Ici, dans la cuisine, Jody. Je suis ici.

Il accourut et posa à grand fracas son seau à déjeuner sur l'évier.

— Le voilà. Est-ce que je peux ouvrir le catalogue, m'dame ?

M<sup>me</sup> Tiflin reprit sa cuiller et retourna à son fromage de ferme.

— Ne le perds pas, Jody. Ton père voudra le voir.

Elle racla dans le sac ce qui restait de lait caillé.

— Ah ! Jody, ton père veut te voir avant que tu fasses tes travaux.

Elle chassa une mouche qui voltigeait autour du sac à fromage.

Jody ferma le catalogue neuf, alarmé.

— M'dame ?

— Pourquoi n'écoutes-tu jamais ? Je t'ai dit que ton père voulait te voir.

Le gamin posa doucement le catalogue sur la planche de l'évier.

— Vous... Est-ce que j'ai fait quelque chose ?

M<sup>me</sup> Tiflin se mit à rire.

— Toujours mauvaise conscience. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, m'dame, dit-il d'un ton mal assuré.

Mais il était incapable de se souvenir, et d'ailleurs on ne pouvait jamais savoir quel acte serait plus tard interprété comme un crime.

Sa mère suspendit le sac plein à un clou pour le faire égoutter sur l'évier.

— Il a simplement dit qu'il voulait te voir quand tu rentrerais. Il est aussi quelque part du côté de la grange.

Jody sortit par la porte de derrière. En entendant sa mère ouvrir le seau de son déjeuner et pousser un cri de rage, un souvenir jaillit en lui et il se mit à trotter vers la grange, en s'abstenant délibérément d'entendre la voix furieuse qui l'appelait de la maison.

Carl Tiflin et Billy Buck, le garçon de ranch, se tenaient contre la clôture de la partie basse du pâturage. Chacun d'eux avait un pied appuyé sur la barre inférieure et les deux coudes sur la barre supérieure. Ils parlaient lentement à bâtons rompus. Dans le pâturage une demi-douzaine de chevaux broutaient tranquillement l'herbe tendre. La jument Nellie était adossée à la barrière et frottait sa croupe contre un des lourds poteaux.

Jody s'approcha mal à son aise. Il traînait un de ses pieds pour donner une

impression de parfaite innocence et de nonchalance. Quand il arriva à côté des hommes il posa un pied sur la barre inférieure de la clôture, appuya ses coudes sur la barre intermédiaire et regarda lui aussi le pâturage. Les deux hommes jetèrent un coup d'œil de côté vers lui.

— Je voulais te voir, dit Carl du ton sévère qu'il réservait aux enfants et aux animaux.

— Oui, m'sieu, dit Jody d'un air coupable.

— Billy m'a dit que tu avais bien soigné le poney avant sa mort.

Il n'y avait pas de punition dans l'air. Jody reprit de l'assurance.

— Oui, m'sieu, c'est vrai.

— Billy dit que tu as une bonne façon patiente de t'y prendre avec les chevaux.

Jody ressentit soudain une chaude amitié pour le garçon de ranch.

Billy intervint :

— Il a dressé le poney aussi bien que j'aie jamais vu faire à personne.

Alors Carl Tiflin vint peu à peu au fait.

— Si tu pouvais avoir un autre cheval est-ce que tu travaillerais pour ?

Jody frémit.

— Oui, m'sieu.

— Bon, alors écoute. Billy dit que le meilleur moyen pour que tu connaisses les chevaux c'est que tu élèves un poulain.

— C'est l'unique moyen, interrompit Billy.

— Eh bien, écoute, Jody, continua Carl, Jess Taylor, du ranch de la crête, a un bel étalon, mais ça coûtera cinq dollars. Je t'avancerai l'argent, mais il faudra que tu travailles tout l'été. Veux-tu le faire ?

Jody sentit que tout son intérieur frissonnait.

— Oui, m'sieu, dit-il très bas.

— Et sans rouspéter ? Et sans oublier quand on te dira de faire quelque chose ?

— Oui, m'sieu.

— Bon, alors, ça va bien. Demain matin tu mèneras Nellie au ranch de la crête pour la faire couvrir. Il faudra aussi que tu t'occupes d'elle jusqu'à ce qu'elle pouline.

— Oui, m'sieu.

— Tu ferais bien d'aller aux poulets et au bois maintenant.

Jody s'esquiva. En passant derrière Billy Buck il fut sur le point d'allonger la main pour toucher les jambes de son pantalon de coutil bleu. Il balançait légèrement les épaules sous l'impression de sa maturité et de son importance.

Il vaqua à ses travaux avec un sérieux sans précédent. Ce soir-là, il ne versa pas en tas le contenu de la boîte de grains, de façon à obliger les poulets à monter les uns sur les autres et à se battre pour manger. Non, il répandit le blé si loin en le dispersant si bien que les poules n'arrivent pas à tout retrouver. Et à la maison, après avoir écouté les lamentations de sa mère sur les enfants qui remplissent leur seau à déjeuner de reptiles et d'insectes visqueux à demi asphyxiés, il promit de ne plus jamais recommencer. Oui, certes, Jody sentait que toutes ces folies se perdaient dans le passé. Il était beaucoup trop grand pour continuer à mettre des crapauds cornus dans le récipient de son déjeuner. Il apporta tant de bois et en construisit un échafaudage si haut que sa mère n'osait plus marcher dans la crainte de provoquer une avalanche de chêne. Quand il eut fini, quand il eut ramassé des œufs qui étaient restés cachés depuis des semaines, Jody retourna vers le pâturage en passant devant le cyprès et devant la baraque. Un gros crapaud pustuleux qui le regardait, caché sous l'abreuvoir, ne produisit sur lui aucun effet émotionnel.

Carl Tiflin et Billy Buck n'étaient pas en vue, mais Jody sut, à un

tintement métallique venant de l'autre côté de la grange, que Billy Buck venait de commencer à traire une vache.

Les chevaux paissaient vers le haut du pâturage, mais Nellie continuait à se frotter avec nervosité contre le poteau. Jody s'approcha en faisant :

— Là, petite là... a... a..., Nellie.

Les oreilles de la jument se couchèrent méchamment en arrière et ses lèvres découvrirent ses dents jaunes. Elle tourna la tête ; ses yeux étaient vitreux et affolés. Jody grimpa au sommet de la barrière, laissa ses pieds pendre de l'autre côté et considéra la jument d'un œil paternel.

Le soir descendit pendant qu'il était là. Les chauves-souris et les engoulevents se mirent à voltiger. Billy, qui se dirigeait vers la maison avec un seau plein de lait, vit Jody et s'arrêta.

— Ça fait longtemps à attendre, dit-il gentiment. Tu te fatigueras terriblement d'attendre.

— Non, pas du tout, Billy. Combien de temps il faudra ?



— Presque un an.

— Eh bien, je ne me fatiguerai pas.

Le triangle de la maison fit entendre son appel strident. Jody dégringola

de la barrière et marcha à côté de Billy Buck pour rentrer souper. Il étendit même la main et attrapa l'anse du seau de lait pour aider à le porter.

Le lendemain, après le petit déjeuner, Carl Tiflin plia un billet de cinq dollars dans un morceau de journal et l'épingla dans la poche de devant de la salopette de Jody. Billy Buck passa un licol à la jument Nellie et la fit sortir du pâturage.

— Fais attention, avertit-il. Tiens-la bien court, ici, pour qu'elle ne puisse pas te mordre. Elle est folle comme une chèvre.

Jody empoigna le licol à même le cuir et se dirigea vers le ranch du haut de la colline avec Nellie ombrageuse et piaffante. Dans les herbages qui bordaient la route, les avoines sauvages commençaient à pousser leurs épis hors de leur gaine. Le soleil tiède du matin caressait le dos de Jody si doucement qu'il ne pouvait s'empêcher de faire de temps en temps une grande cabriole, les jambes raidies, en dépit de sa maturité. Sur les barrières les merles luisants aux épauettes rouges lançaient leur cri sec et cliquetant. Les étourneaux chantaient comme de l'eau, et les ramiers, cachés parmi les feuilles fraîchement éclatées des chênes, faisaient entendre leur plainte contenue. Dans les champs, les lapins se chauffaient au soleil, montrant seulement la fourche de leurs oreilles parmi les herbes.

Après une heure de montée continue, Jody tourna dans un chemin étroit plus raide qui menait au ranch de la crête. Il vit le toit rouge de la grange qui émergeait des chênes et il entendit un chien qui aboyait sans conviction près de la maison.

Soudain, Nellie fit un écart en arrière qui faillit la libérer. Jody entendit, dans la direction de la grange, un cri semblable à un sifflement perçant et un bruit d'éclats de bois, puis un homme qui vociférait. Nellie recula en hennissant. Comme Jody s'accrochait à la corde du licou, elle chargea sur lui les dents nues. Il lâcha prise, se gara de son chemin et se mit à l'abri dans le fourré. Le cri aigu retentit encore parmi les chênes et Nellie y répondit. Les sabots martelant le sol, l'étalon apparut et descendit la colline à toute allure en traînant la corde cassée de son licol. Ses yeux étincelaient fiévreusement.

Ses naseaux rigides et dressés étaient rouges comme la flamme. Son poil noir et lisse luisait au soleil. L'étalon arriva si vite qu'il ne put s'arrêter en atteignant la jument. Les oreilles de Nellie se couchèrent en arrière ; elle se retourna et lui décocha un coup de pied quand il passa. L'étalon fit volte-face et revint en arrière. Il la frappa de ses sabots de devant et, comme elle chancelait sous les coups, ses dents déchirèrent le cou de la jument, faisant couler un filet de sang.

Instantanément, les manières de Nellie changèrent. Elle devint coquettement féminine. Elle mordilla des lèvres le cou arqué de l'étalon. Elle se plaça contre lui et frotta son épaule contre la sienne. Jody, à demi caché dans les broussailles, observait. Il entendit le pas d'un cheval derrière lui, mais avant qu'il eût eu le temps de se retourner une main l'attrapa par les bretelles de sa salopette et le souleva de terre. Jess Taylor assit le gamin en croupe sur son cheval.

— Tu aurais pu te faire tuer, dit-il. Sundog est une sale bête quelquefois. Il a cassé sa corde et passé à travers une barrière.

Jody se tenait bien tranquille, mais au bout d'un instant il cria :

— Il va lui faire mal, il va la tuer. Faites-le partir.

Jess éclata de rire.

— Elle n'aura pas de mal. Tu ferais peut-être mieux de descendre et d'aller à la maison un moment. Tu pourrais peut-être avoir un morceau de tarte là-bas.

Mais Jody secoua la tête.

— Elle est à moi et le poulain sera à moi. C'est moi qui l'élèverai.

Jess fit un signe d'approbation.

— Oui, c'est une bonne chose. Carl a quelquefois du bon sens.

En quelques instants le danger fut passé. Jess déposa Jody par terre puis il attrapa l'étalon par son licou cassé. Et il partit à cheval en avant, tandis que Jody le suivait menant Nellie.



Ce ne fut qu'après avoir désépinglé et remis les cinq dollars et après avoir mangé deux morceaux de tarte que Jody reprit le chemin de la maison. Et Nellie le suivait docilement. Elle était si calme que Jody grimpa sur une souche pour l'enfourcher et fit à cheval la plus grande partie du chemin de retour.

Les cinq dollars que son père lui avait avancés réduisirent Jody au servage toute la fin du printemps et l'été. Quand on faucha les foins, il conduisit un râteau mécanique. Il mena le cheval attelé à la faneuse Jackson, et quand arriva la presse à comprimer les balles on le mit à conduire le cheval du manège qui l'actionnait. En outre, Carl Tiflin lui apprit à traire et confia une vache à ses soins, si bien qu'il eut une nouvelle corvée à faire soir et matin.

Nellie, la jument baie, eut tôt fait de prendre de grands airs. Quand elle se promenait sur les collines jaunissantes ou qu'elle travaillait à une tâche facile, ses lèvres s'incurvaient en un perpétuel sourire plein de fatuité. Elle se mouvait lentement, avec l'importance calme d'une impératrice. Quand elle était attelée avec d'autres chevaux, elle tirait régulièrement sans s'émouvoir. Jody venait la voir chaque jour. Il l'examinait d'un œil critique et ne voyait pas le moindre changement.

Un après-midi, Billy Buck appuya sa fourche à fumier à plusieurs dents contre le mur de la grange. Il desserra sa ceinture, renforça le pan de sa

chemise et reboucla sa ceinture. Il prit un des brins de paille qu'il avait au ruban de son chapeau et le mit dans le coin de sa bouche. Jody qui aidait Doubletree Mutt, le gros chien sérieux, à déterrer un gopher, se redressa en voyant le garçon de ranch sortir de la grange en flânant.

— Montons un peu voir Nellie, proposa Billy.

Aussitôt, Jody fut à ses côtés. Doubletree Mutt les regarda par-dessus son épaule ; puis il creusa furieusement, grogna, fit entendre de petits jappements aigres pour indiquer que le gopher était virtuellement pris. Quand il regarda de nouveau par-dessus son épaule et qu'il vit que ni Jody ni Billy ne paraissaient intéressés, il sortit du trou à contrecœur et les suivit vers la colline.

Les avoines sauvages mûrissaient. Chaque épi se courbait très bas sous sa charge de graines et l'herbe était suffisamment sèche pour produire un bruit de froissement contre les jambes de Jody et de Billy. A mi-hauteur de la colline ils aperçurent Nellie et Pete, le hongre gris fer, qui broutaient les épis d'avoine sauvage. Quand ils approchèrent, Nellie les regarda, tourna ses oreilles en arrière et secoua la tête de haut en bas avec rébellion. Billy alla près d'elle, passa sa main sous sa crinière et lui caressa le cou ; les oreilles de Nellie revinrent en avant et elle mordilla délicatement la chemise de Billy.

Jody demanda :

— Tu crois qu'elle va vraiment avoir un poulain ?

Billy retroussa les paupières de la jument avec son pouce et son index. Il tâta la lèvre inférieure et palpa les mamelles noires semblables à du cuir.

— Ça ne m'étonnerait pas, dit-il.

— Mais elle n'est pas changée du tout. Ça fait trois mois de passés.

Billy frotta le front plat de la jument de ses doigts repliés tandis qu'elle grognait de plaisir.

— Je t'ai dit que tu te fatiguerais d'attendre. Il se passera encore cinq mois avant que tu puisses voir seulement un signe, et au moins huit mois

avant qu'elle pouline, vers janvier prochain.

Jody soupira profondément.

— C'est long, hein ?

— Et ensuite il faudra encore à peu près deux ans avant que tu puisses monter à cheval.

Jody s'écria avec désespoir :

— Je serai grand.

— Ouais, tu seras un vieux bonhomme, dit Billy.

— De quelle couleur crois-tu que sera le poulain ?

— Ça, on ne peut jamais le dire. Le père est noir et la mère est baie. Le poulain peut être noir ou bai ou gris ou pommelé. On ne peut pas le dire. Des fois une mère noire peut avoir un poulain blanc.

— Eh bien ! j'espère qu'il sera noir et que ce sera un étalon.

— Si c'est un étalon il faudra le hongrer. Ton père ne voudrait pas que tu aies un étalon.

— Peut-être que si, dit Jody. Je pourrais le dresser à ne pas être méchant.

Billy fronça les lèvres et le brin de paille qui se trouvait au coin de sa bouche vint se placer au milieu.

— On ne doit jamais se fier à un étalon, dit-il d'un air critique. Ils sont tout le temps à se battre et à faire des histoires. Des fois quand ils se sentent un peu drôles ils ne veulent pas travailler. Ils dérangent les juments et ils esquintent les hongres à coups de pieds. Ton père ne voudra pas que tu gardes un étalon.

Nellie s'éloigna nonchalamment, broutant l'herbe à demi séchée. Jody égrena dans sa main une tige d'herbe et jeta toute la poignée en l'air de telle façon que chacun des grains pointus et emplumés filât comme une flèche.

— Dis-moi comment ça sera, Billy. Est-ce que c'est comme quand les

vaches ont leur veau ?

— A peu près. Les juments sont un peu plus sensibles. Quelquefois il faut être là pour aider la jument. Et quelquefois quand ça va de travers, il faut...

Il n'acheva pas.

— Il faut quoi, Billy ?

— Il faut sortir le poulain par morceaux, sans ça la jument meurt.

— Mais ça ne sera pas comme ça cette fois-ci, n'est-ce pas, Billy ?

— Oh ! non. Nellie a mis bas de beaux poulains.

— Je pourrai être là, Billy ? Tu es certain que tu m'appelleras ? C'est mon poulain.

— Oui, je t'appellerai. Bien sûr.

— Dis-moi comment ça sera.

— Eh bien ! tu as déjà vu des vaches vêler. C'est presque pareil. La jument commence à grogner et à pousser et alors, si la naissance se passe bien comme il faut, la tête et les pattes de devant sortent et les sabots se font un trou, exactement comme pour les veaux. Et le poulain se met à respirer. C'est mieux d'être là, si les pieds ne sont pas comme il faut, il n'arrive pas toujours à crever le sac et alors il risque de s'étouffer.

Jody se fouetta la jambe avec une poignée d'herbes.

— Il faudra que nous soyons là alors, hein ?

— Oh ! nous serons là, pour sûr.

Ils firent demi-tour et redescendirent lentement vers la grange. Jody était torturé par une chose qu'il fallait qu'il dise, bien qu'il ait préféré ne pas la dire.

— Billy, commença-t-il d'un ton angoissé. Billy, tu ne laisseras rien arriver au poulain, n'est-ce pas ?

Et Billy comprit qu'il pensait à Gabilan, le poney rouge, et à l'angine

dont il était mort. Billy savait qu'avant cela il était infallible, et que maintenant il n'était pas à l'abri d'un échec. Ce sentiment rendait Billy beaucoup moins sûr de lui qu'auparavant.

— Je ne peux pas dire, fit-il d'un ton rude. Il peut arriver toutes sortes de choses et ça ne serait pas ma faute. Je ne peux pas tout faire.

Il supportait mal la perte de son prestige, c'est pourquoi il dit d'un air mauvais :

— Je ferai tout ce que je pourrai, mais je ne promets rien. Nellie est une bonne jument. Elle a déjà eu de beaux poulains. Ça devrait être pareil cette fois-ci.

Et il s'éloigna de Jody et entra dans la sellerie à côté de la grange, car il était blessé dans son amour-propre.

\* \* \*

Jody allait souvent errer vers la lisière de la brousse, derrière la maison. Un tuyau de fer rouillé déversait un mince filet d'eau de source dans un vieux baquet verdi. Là où l'eau qui débordait s'infiltrait dans le sol il y avait un coin d'herbe perpétuellement verte. Même quand les collines étaient brunies et rôties par le soleil, ce petit coin était vert. L'eau murmurait doucement en coulant dans l'abreuvoir tout le long de l'année. Cet endroit était devenu un centre pour Jody. Quand il avait été puni, l'herbe verte et fraîche et le chant de l'eau le consolait. Quand il avait été méchant, l'acide mordant de la méchanceté l'abandonnait à la lisière de la brousse. Quand il était assis dans l'herbe et qu'il écoutait le gazouillement de la source, les barrières dressées dans son esprit par la rigueur de la journée tombaient en ruine.

Par contre, le cyprès noir à côté de la baraque était aussi répulsif que le baquet d'eau était attirant ; car sous cet arbre, tous les cochons venaient tôt ou tard se faire égorger. L'abattage d'un porc était une chose fascinante, avec les

hurlements et le sang, mais cela faisait battre le cœur de Jody si vite qu'il lui faisait mal. Une fois que le cochon avait été échaudé dans le grand chaudron de fer à trois pieds et que sa peau était grattée et blanche, il fallait que Jody aille s'asseoir dans l'herbe près du baquet d'eau en attendant que son cœur se calme. Le baquet d'eau et le cyprès noir étaient deux contraires et deux ennemis.

Quand Billy le quitta irrité, Jody alla vers la maison. Il pensait à Nellie en marchant, et au petit poulain. Soudain il s'aperçut qu'il était sous le cyprès noir, sous la grosse branche même où l'on pendait les porcs. Il écarta de son front ses cheveux semblables à de l'herbe sèche et il redoubla le pas. Il semblait que cela devait lui porter malheur de penser à son poulain à l'endroit même du carnage, surtout après ce qu'avait dit Billy. Pour contrebalancer les résultats malfaisants que pourrait avoir ce fâcheux rapprochement, il passa rapidement devant la maison de ranch, traversa la basse-cour, le potager, pour arriver enfin à la lisière de la brousse.

Il s'arrêta dans l'herbe verte. L'eau tremblante chanta à son oreille. Il regarda, au-delà des bâtiments de ferme, les collines arrondies et jaunes, riches de grain. Il vit Nellie qui paissait sur la pente. Comme toujours, la source élimina le temps et la distance. Jody vit un poulain noir aux longues jambes frapper de la tête les flancs de Nellie pour demander du lait. Puis il se vit lui-même dresser un grand poulain à la longe. En un clin d'œil le poulain devint un magnifique animal, profond de poitrail, avec une encolure aussi haute et aussi arquée que le cou d'un hippocampe, avec une queue qui ondulait comme une langue de flamme noire. Ce cheval était redoutable pour tout le monde sauf pour Jody. Dans la cour de l'école, les gamins imploraient pour le monter et Jody acceptait en souriant. Mais à peine étaient-ils en selle que le démon noir les désarçonnait. Oui, c'était son nom. Démon Noir ! Un instant, l'eau tremblante, l'herbe et le grand soleil reparurent, et puis...

Quelquefois la nuit, les habitants du ranch, en sécurité dans leur lit, entendaient passer un grondement de sabots. Ils disaient :

— C'est Jody sur Démon. Il va encore à l'aide du shérif.

Et puis...



La poussière dorée remplissait l'air de l'arène, au rodéo de Salinas. Le speaker annonça le concours de lasso. Quand Jody sur son cheval noir s'approcha de la barrière de départ, les autres concurrents haussèrent les épaules et renoncèrent au premier prix car c'était un fait bien connu que Jody et Démon pouvaient prendre un bouvillon au lasso, le jeter par terre et le ligoter beaucoup plus vite que n'importe quelle équipe de deux hommes. Jody n'était plus un garçon et Démon n'était plus un cheval. Les deux réunis étaient un seul individu glorieux. Et puis...

Le président leur écrivait une lettre pour leur demander de venir capturer un bandit à Washington.

Jody s'installa confortablement dans l'herbe. Le petit filet d'eau murmurait en coulant dans le baquet moussu.

L'année s'écoula lentement. Plus d'une fois Jody fit son deuil de son poulain. Aucun changement n'était survenu en Nellie. Carl Tiflin continuait à l'atteler à une charrette légère et elle tira un râteau à foin et la faneuse Jackson lorsqu'on rentra le foin en grange.

L'été passa, et le tiède automne lumineux. Puis les vents furieux du matin

commencèrent à tourbillonner à ras du sol, l'air se fit glacial et les chênes vénéreux devinrent rouges. Un matin de septembre, comme Jody venait de finir son petit déjeuner, sa mère l'appela dans la cuisine. Elle était en train de verser de l'eau bouillante dans un seau plein de son sec et de mélanger les éléments d'une pâtée fumante.

— Oui, m'dame ? interrogea Jody.

— Regarde comment je fais. Il faudra que tu fasses ça tous les matins à partir de demain.

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, c'est une pâtée chaude pour Nellie. Ça la maintiendra en bon état.

Jody se frotta le front d'un doigt replié.

— Elle n'est pas malade ? demanda-t-il timidement.

Mme Tiflin posa la bouilloire et remua la pâtée avec une mouvette en bois.

— Mais non elle n'est pas malade, seulement il faut que tu prennes davantage soin d'elle à partir de maintenant. Tiens, porte-lui son petit déjeuner.

Jody prit le seau et passa en courant devant la baraque, devant la grange, avec le seau pesant qui lui battait contre les genoux. Il trouva Nellie en train de jouer avec l'eau de l'abreuvoir, de faire des vagues et de donner des coups de tête pour faire déborder l'eau par terre.

Jody escalada la barrière et déposa le seau de pâtée fumante à côté d'elle. Puis il recula pour la regarder. Son ventre était gonflé. Quand elle se déplaçait, ses pieds touchaient le sol délicatement. Elle enfonça son nez dans le seau et engloutit son petit déjeuner chaud. Et quand elle eut fini et qu'elle eut repoussé un peu le seau avec son nez elle s'approcha tranquillement de Jody et frotta sa joue contre lui.

Billy Buck sortit de la sellerie et s'approcha.

— Ça va vite une fois que ça commence, hein ?

— C'est venu tout d'un coup ?

— Oh ! non, seulement tu n'as pas regardé depuis quelque temps.

Il tira la tête de la jument du côté de Jody.

— Elle va devenir gentille, en plus. Regarde comme elle a des yeux gentils ! Y a des juments qui deviennent méchantes, mais quand elles se mettent à être gentilles, elles aiment n'importe quoi.

Nellie glissa sa tête sous le bras de Billy et se frotta le cou de haut en bas entre son bras et son côté.

— Tu feras bien d'être rudement gentil avec elle maintenant, dit Billy.

— Combien de temps est-ce que ça durera ? demanda Jody sans souffle.

L'homme compta tout bas sur ses doigts.

— A peu près trois mois, dit-il à haute voix. On ne peut pas dire exactement. Des fois c'est onze mois jour pour jour, mais il peut y avoir quinze jours d'avance ou un mois de retard, sans que ça gêne rien.

Jody regarda fixement par terre.

— Billy, commença-t-il nerveusement, Billy, tu m'appelleras pour la naissance, n'est-ce pas ? Tu me laisseras rester là, n'est-ce pas ?

Billy mordit l'extrémité de l'oreille de Nellie du bout des dents.

— Carl a dit qu'il voulait que tu commences par le commencement. C'est la seule façon d'apprendre. Personne ne peut rien te dire. Comme mon vieux avec ma couverture de selle. Il faisait les messageries pour le gouvernement quand j'étais grand comme toi et je l'aidais un peu. Un jour j'ai laissé un pli à ma couverture de selle et la selle a blessé le cheval. Mon vieux ne m'a pas engueulé. Mais le lendemain matin il m'a sellé avec une selle de travail de quarante livres. J'ai été forcé de mener mon cheval par la bride en portant la selle et de grimper toute une saloperie de montagne en plein soleil. J'ai failli

en crever, mais je n'ai plus jamais laissé de pli à une couverture. Je n'aurais pas pu. De toute ma vie, je n'ai plus mis une couverture à un cheval sans sentir cette selle sur mon dos.

Jody avança la main et empoigna la crinière de Nellie.

— Tu me diras ce qu'il faut faire pour tout, n'est-ce pas ? Je crois que tu sais tout sur les chevaux, hein ?

Billy se mit à rire.

— Oh ! je suis à moitié cheval moi-même, vois-tu, dit-il. Ma maman est morte quand je suis né, et comme mon vieux était messenger du gouvernement dans les montagnes et qu'il n'y avait pas de vaches dans le voisinage la plupart du temps, il me donnait tout bonnement du lait de jument.

Il continua avec sérieux :

— Et les chevaux savent ça. Tu ne le sais pas, Nellie ?

La jument tourna la tête et le regarda un moment tout droit dans les yeux, chose que les chevaux ne font pour ainsi dire jamais. Billy était fier et sûr de lui maintenant. Il se rengorgea légèrement.

— Je veillerai à ce que tu aies un bon poulain. Je te ferai bien débiter. Et si tu fais ce que je te dirai, tu auras le meilleur cheval du comté.

Cela réchauffa Jody et le rendit fier aussi ; si fier qu'en rentrant à la maison il arquait ses jambes et balançait ses épaules comme font les cavaliers. Et il murmurait :

— Hoh, Démon Noir, allons ! Là, tout beau ; laisse tes pieds, par terre.

L'hiver tomba brutalement. Quelques averses préliminaires par bourrasques, puis une longue pluie incessante. Les collines perdirent leur couleur de paille et noircirent sous l'eau, et les torrents hivernaux dévalèrent bruyamment le long des canons. Les champignons et les vesses-de-loup surgirent et l'herbe nouvelle leva avant Noël.



Mais cette année-là, Noël n'était pas le jour central pour Jody. Une date indéterminée de janvier était devenue l'axe autour duquel tournaient les mois. Quand la pluie tombait, il mettait Nellie dans un box, lui donnait de la nourriture chaque matin, l'étrillait et la brossait.

La jument enflait dans de telles proportions que Jody s' alarma.

— Elle va éclater, dit-il à Billy.

Billy posa sa robuste main carrée sur l'abdomen ballonné de Nellie.

— Tâte ici, dit-il calmement. Tu le sens remuer. Je crois que tu serais surpris si c'était des jumeaux.

— Tu ne le penses pas ? s'écria Jody. Tu ne penses pas que ça sera des jumeaux, hein, Billy ?

— Non, je ne pense pas, mais ça arrive, quelquefois.

Pendant les deux premières semaines de janvier il plut sans arrêt. Jody passait le plus clair de son temps, quand il n'était pas à l'école, dans le box de Nellie. Vingt fois par jour il posait sa main sur le ventre de la jument pour sentir le poulain remuer. Nellie devenait de plus en plus gentille et

affectueuse avec lui. Elle frottait son nez contre lui. Elle hennissait doucement quand il entra dans la grange.

Carl Tiflin vint un jour à la grange avec Jody. Il regarda avec admiration le pelage bai bien pansé et il tâta la chair ferme des côtes et des épaules.

— Tu as fait du bon travail, dit-il à Jody.

Et c'était là le plus grand compliment qu'il sût faire. Jody resta tout raide de fierté pendant plusieurs heures après cela.

Le 15 janvier arriva et le poulain n'était pas né. Et le 20 arriva ; une boule de peur commença à se former dans l'estomac de Jody.

— C'est normal ? demanda-t-il à Billy.

— Oh, oui.

Et encore :

— Tu es sûr que tout sera normal ?

Billy caressa l'encolure de la jument. Elle secoua la tête avec inquiétude.

— Je t'ai dit que ça ne mettait pas toujours le même temps, Jody. Tu n'as qu'à attendre.

Quand la fin du mois arriva sans la naissance, Jody devint fou furieux. Nellie était si grosse que sa respiration était pénible, et ses oreilles étaient rapprochées et toutes dressées comme si la tête lui faisait mal. Le sommeil de Jody devint agité et ses rêves confus.

Dans la nuit du 2 février il s'éveilla en criant. Sa mère l'appela :

— Jody, tu rêves. Réveille-toi et recommence à dormir.

Mais Jody était rempli de terreur et de désolation. Il resta allongé tranquillement quelques instants pour laisser à sa mère le temps de se rendormir, puis il passa ses vêtements et se coula dehors pieds nus.

La nuit était noire et dense. Il tombait une petite bruine. Le cyprès et la baraque apparurent comme un mirage puis se perdirent dans le brouillard. La

porte de la grange grinça quand il l'ouvrit, chose qu'elle ne faisait jamais le jour. Jody s'approcha de la mangeoire et trouva une lanterne et une boîte d'allumettes en fer-blanc. Il alluma la mèche et suivit l'allée centrale couverte de paille jusqu'au box de Nellie. Elle était debout. Tout son corps se balançait de côté et d'autre. Jody l'appela :

— Là, Nellie, là... a Nellie, mais elle ne cessa pas son mouvement et elle ne regarda pas.

Quand il entra dans le box et lui toucha l'épaule, elle frissonna sous sa main. Alors la voix de Billy Buck sortit du grenier à foin, juste au-dessus du box.

— Jody, qu'est-ce que tu fais ?

Jody sursauta et leva un œil misérable vers le nid de foin où Billy était couché.

— Elle va bien, tu crois ?

— Mais bien sûr que je le crois.

— Tu ne laisseras rien arriver, Billy, tu en es sûr ?

Billy gronda :

— Je t'ai dit que je t'appellerais, et je t'appellerai. Maintenant retourne te coucher et cesse d'embêter cette jument. Elle a assez à faire sans que tu l'embêtes.

Jody prit une voix humble car il n'avait jamais entendu Billy parler sur un pareil ton.

— Je me suis dit simplement que j'allais venir voir, dit-il. J'étais réveillé.

Billy se radoucit alors un peu.

— Eh bien ! va te coucher. Je ne veux pas que tu la déranges. Je t'ai dit que je t'aurais un beau poulain. Va-t-en maintenant.

Jody sortit lentement de la grange. Il souffla la lanterne et la remit dans la

mangeoire. La noirceur de la nuit et le brouillard glacé le saisirent et l'enveloppèrent. Il aurait voulu croire à tout ce que disait Billy comme autrefois, avant la mort du poney. Il se passa un moment avant que ses yeux, éblouis par la faible flamme de la lanterne, pussent distinguer une forme quelconque dans l'obscurité. La terre humide glaçait ses pieds nus. Les dindons perchés dans le cyprès gloussèrent faiblement avec inquiétude et les deux bons chiens, ne connaissant que leur devoir, accoururent en aboyant pour effrayer les coyotes qu'ils croyaient en train de rôder sous l'arbre.



En se faufilant dans la cuisine, Jody buta dans une chaise. Carl cria de sa chambre :

— Qui est là ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Et M<sup>me</sup> Tiflin dit à moitié endormie :

— Qu'est-ce qu'il y a, Carl ?

Une seconde plus tard, Carl sortit de sa chambre avec une bougie et vit Jody avant que celui-ci ait eu le temps de se recoucher.

— Qu'est-ce que tu faisais dehors ?

Jody détourna la tête, gêné.

— J'étais allé voir la jument.

Pendant un instant, le père de Jody fut partagé entre sa fureur d'avoir été réveillé et son approbation.

— Ecoute, dit-il finalement, il n'y a pas un homme dans le pays qui s'y connaisse mieux en poulains que Billy. Tu peux t'en remettre à lui.

Des paroles s'échappèrent des lèvres de Jody :

— Mais le poney est mort...

— Ne va pas le rendre responsable de ça, dit Carl sévèrement. Si Billy ne peut pas sauver un cheval, c'est qu'il ne peut pas être sauvé.

M<sup>me</sup> Tiflin appela :

— Dis-lui de se laver les pieds et de se recoucher, Carl. Il sera endormi toute la journée, demain.

Il sembla à Jody qu'il venait à peine de fermer les yeux pour essayer de dormir quand il fut violemment secoué par l'épaule. Billy Buck était à côté de lui, une lanterne à la main.

— Lève-toi, dit-il. Dépêche-toi.

Il fit volte-face et sortit vivement de la chambre. M<sup>me</sup> Tiflin appela :

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est vous, Billy ?

— Oui, m'dame.

— C'est le moment pour Nellie ?

— Oui, m'dame.

— Très bien, je vais me lever pour faire chauffer de l'eau, au cas où vous en auriez besoin.



Jody enfila ses vêtements si rapidement qu'il était déjà à la porte de derrière avant que la lanterne oscillante de Billy fût à moitié chemin de la grange. Il y avait une frange d'aube à la cime des montagnes mais aucune lumière ne pénétrait encore dans la cuvette du ranch. Jody courut comme un fou après la lanterne et rattrapa Billy au moment même où il atteignait la grange. Billy accrocha la lanterne à un clou sur le côté du box et ôta sa veste bleue. Jody vit qu'il n'avait dessous qu'une chemise sans manches.

Nellie était debout, toute raide. Pendant qu'ils la regardaient elle se coucha. Tout son corps fut tordu par un spasme. Le spasme cessa. Mais au bout de quelques instants cela recommença, puis cessa de nouveau.

Billy marmotta avec nervosité :

— Il y a quelque chose qui ne va pas.

Sa main nue disparut :

— Oh ! bon Dieu, dit-il, ça ne va pas.

Le spasme reprit, et cette fois-ci Billy tira, et les muscles de son bras et de son épaule se gonflèrent. Il souffrait violemment et la transpiration perlait à son front. Nellie criait de douleur. Billy marmonnait :

— Ça ne va pas. Je ne peux pas le retourner. Il est du mauvais côté. Il est

tout tourné sens dessus dessous.

Il lança un regard farouche vers Jody. Puis ses doigts se livrèrent à une exploration soigneuse, soigneuse... Ses joues se creusaient et devenaient grises. Il regarda pendant une longue minute interrogative Jody qui se tenait au fond du box. Alors Billy alla vers le râtelier sous la fenêtre à fumier et saisit dans sa main droite humide un marteau de maréchal-ferrant.

— Va dehors, Jody, dit-il.

Le gamin ne bougea pas et le regarda d'un air buté.

— Va dehors, je te dis. Il va être trop tard.

Jody ne bougea pas.

Alors Billy s'approcha vivement de la tête de Nellie. Il cria :

— Détourne la tête, sacré bon Dieu, détourne la tête.



Cette fois, Jody obéit. Il tourna la tête de côté il entendit Billy murmurer d'une voix rauque dans le box. Puis il entendit un son creux d'os broyés. Nellie lança un ricanement perçant. Jody regarda à temps pour voir le marteau se relever et s'abattre une seconde fois sur le front plat. Alors Nellie s'affala lourdement sur le côté et fut agitée un instant de tremblements.

Billy se précipita vers le ventre ballonné ; son grand couteau de poche était dans sa main. Il souleva la peau et y fit pénétrer le couteau. Il tailla et lacéra la panse durcie. L'air s'emplit d'une odeur écœurante d'entrailles

chaudes encore vivantes. Les autres chevaux se mirent à tirer sur leurs chaînes, à hennir et à donner des coups de pied.

Billy laissa tomber le couteau. Ses deux bras plongèrent dans l'horrible trou déchiqueté et en tirèrent une grosse masse blanche dégoulinante. De ses dents il déchira l'enveloppe pour y faire un trou. Une petite tête noire apparut par la déchirure avec de petites oreilles minces et humides. Un souffle de respiration passa en gargouillant, puis un autre. Billy retira l'enveloppe, ramassa son couteau et coupa le cordon. Pendant un instant il tint le petit poulain noir dans ses bras en le regardant. Puis il s'avança lentement et le déposa sur la paille aux pieds de Jody.

Le visage, les bras et la poitrine de Billy dégouttaient de sang. Son corps tremblait et ses dents claquaient. Il n'avait plus de voix ; il dit dans un murmure guttural sans timbre :

— Voilà ton poulain. J'ai promis. Et le voilà. J'ai été forcé de faire ça... forcé.

Il s'arrêta et regarda dans le box par-dessus son épaule.

— Va chercher de l'eau chaude et une éponge, souffla-t-il. Lave-le et sèche-le comme sa mère aurait fait. Il faudra que tu le nourrisses au biberon. Mais voilà ton poulain, comme je te l'ai promis.

Jody regardait le poulain mouillé et pantelant d'un air stupide. L'animal allongea le menton et essaya de lever la tête. Ses yeux vides étaient bleu marine.

— Nom de Dieu, hurla Billy, iras-tu chercher cette eau ? Vas-tu y aller ?

Alors Jody sortit au trot de la grange, dehors c'était l'aurore. Il avait mal depuis la gorge jusqu'au ventre. Ses jambes étaient raides et lourdes. Il essaya d'être content à cause du poulain, mais la face ensanglantée et les yeux hantés et fatigués de Billy Buck flottaient dans l'air devant lui.



Fin

# Table des Matières

LE CADEAU  
LES GRANDES MONTAGNES  
LA PROMESSE